

INTRIGUES

DU CARDINAL

DE RICHELIEU.

*

INTRIGUES

SECRETTES ET POLITIQUES

DU CARDINAL

DE RICHELIEU,

Publiées d'après un manuscrit du 17e. siècle.

PAR D.... M....

La vérité est à l'histoire, ce que le soleil est à la nature....

A PARIS.

Chez: MICHEL, Libraire, Hôtel Longueville.
MARTINET, Libraire, rue du Coq-Honoré.
AUG. DOUBLET, Impr. rue Saint-Germain-l'Auxerrois, N°. 34.

An 11. (1803).

AVANT-PROPOS.

Au moment de mettre au jour les AMOURS DU CARDINAL DE RICHELIEU, un bibliomane me fit part d'un second manuscrit sur ce ministre Il me le communiqua; et je reconnus que ce prétendu manuscrit n'était qu'une copie d'un pareil ouvrage imprimé en Hollande. Mon bibliomane me pria d'examiner les deux ouvrages, et de les comparer ensemble. Après un examen sérieux, je trouvai dans l'imprimé, plusieurs faits altérés, et plusieurs autres entièrement tronqués. Le pos-

sesseur du manuscrit me proposa en conséquence, de rétablir les faits dans leur ordre primitif, par une édition de l'ouvrage qu'il avait entre ses mains. Je crus devoir souscrire à sa proposition ; et j'offre au public les INTRIGUES DU CARDINAL DE RICHELIEU, persuadé qu'il leur fera un accueil aussi favorable que celui qu'il a daigné faire à ses *Amours secrettes*. Sans doute on ne m'accusera plus d'imposture; et le critique A, qui sous cette lettre initiale, s'est permis de censurer ma conduite dans le Journal des Débats, du 16 Floréal

an 11, ne trouvera pas matière à renouveler la sortie indécente qu'il a faite contre moi. Je me garderai de répondre à ses invectives; son devoir est d'injurier, le mien est de savoir me respecter; mais je ne puis passer sous silence deux ou trois réflexions qui lui sont échappées. Souvent en criant beaucoup, on ne dit presque rien: c'est ce qui est arrivé au critique A. Il s'est contenté de déchirer méchamment la préface mise en tête de l'ouvrage, ainsi que le titre, en ce qu'il datait le manuscrit du 16e. siècle. Il y aurait véritablement là, un anachronisme, si

l'énormité de la faute n'avait pas fait appercevoir dans cette date, aux lecteurs impartiaux, une erreur de l'imprimeur, plutôt qu'une ignorance de l'éditeur. J'ai daté mes notes de 1600. Il est évident que 1600 fait partie du 17e. siècle. On doit s'attacher au contenu d'un ouvrage, et non pas à une faute de typographie qui se trouve dans le titre. D'un autre côté, le critique A profite de la circonstance, pour donner des louanges au Cardinal de Richelieu. A dieu ne plaise que je voulusse jamais attaquer la réputation politique de ce personnage

illustre. Je n'ai jamais pensé qu'une intrigue amoureuse put détruire et souiller la gloire d'un grand général ou d'un grand ministre. La conduite de Richelieu est connue ; plusieurs de ses avantures galantes nous sont parvenues ; une seule peut-être nous manquait, je me suis cru autorisé à la mettre au jour. Ce n'est pas là diffamer un homme mort depuis plus d'un siècle et demi. Je suis tellement éloigné de publier des libelles, que j'ai supprimé du présent ouvrage une préface faite par l'auteur, où ce dernier se permetait des réflexions contraires au gouverne-

ment de Louis XIV et à la nation Française. Je publie seulement une de ses notes qui peut servir à ma justification, en prouvant que la crainte a seule empêché l'impression de mon manuscrit sous la monarchie. « On brûla sous Charles » II, Roi d'Angleterre, par la » main du bourreau, à Charing- » Cross, un petit écrit contenant » quelques réflexions sur la nais- » saissance de Louis XIV; et si » l'affaire n'alla pas plus loin, ce » fut plutôt pour dérober au public » la connaissance du sujet de cet » écrit, que par égard pour l'au- » teur et le libraire. » Si la politique

des Rois exigeait cette sévérité en Angleterre, que n'eut-elle pas fait en France, où le premier intéressé était sur le trône !

M. Lucet a aussi critiqué mon manuscrit : il le traite de roman ; c'est au moins plus honnête que M. A. Je répondrai seulement à M. Lucet, que lorsqu'on a été comme lui, victime des plus sales critiques, on doit ménager ses confrères, et avoir quelques égards pour ce qu'ils assurent être véritable, sans prétendre les comparer à des êtres révolutionnaires ; comparaison tout à fait ridicule et indigne d'un sage journaliste.

(Voyez le N°. 59 du Bulletin Littéraire).

INTRIGUES

DU CARDINAL

DE RICHELIEU.

La plupart de nos historiens ont ouvertement déclamé contre l'Empire et la domination que la triple Couronne usurpe depuis long-tems sur les États des Princes temporels. (*) Cette domination absolue est une preuve de la faiblesse des zélés partisans de l'infaillibilité ; car la force de la loi Romaine ayantsubjugué leur raison a quelquefois mis leurs personnes sous une dépendance humiliante. Cet

(*) On observera que l'auteur écrivait au commencement du règne de Louis XIV.

accroissement extraordinaire de puissance surprendra cependant moins lorsqu'on remarquera des ecclésiastiques peu distingués par leur rang et par leur naissance, et en cela bien inférieurs au Pape, usurper le pouvoir souverain, et prendre un tel ascendant sur les Princes et les Rois dont ils étaient les Ministres, que ces faibles soutiens de la Couronne vivaient dans une servitude continuelle, et recevaient des lois de leurs sujets devenus leurs maîtres. L'exemple le plus frappant de cette vérité est sans contredit le gouvernement de l'illustre Cardinal de Richelieu (*).

L'infortuné Volsey, ce fameux fils de Boucher qui vécut quelque tems environné d'honneurs et de gloire, et qui dans son ivresse insensée se faisait servir à genoux, avait pris pour devise

(*) Jean-Armand Duplessis, Evêque de Luçon.

ego et rex meus. Cette devise brilla avec bien plus d'éclat sur le chapeau du Cardinal de Richelieu. Plus puissant et plus heureux que Volsey, il gouverna peut-être avec plus d'autorité que lui (*).

L'élèvation de Richelieu ne dut pourtant point son existence à un hazard miraculeux. Ce prélat adroit et politique sut mettre à profit toutes les circonstances ; la faveur de Marie de Médicis qui fut Régente sous la minorité de son fils, lui ouvrit la carrière et le porta même à un dégré supérieur de puissance. L'imbécillité et la faiblesse de Louis XIII achevèrent ce que les bonnes grâces de la mère avaient commencé. Ce Roi

(*) Volsey, Cardinal d'Yorc, ministre de Henry VIII, roi d'Angleterre, fut disgracié pour s'être opposé au mariage de son roi avec Anne de Boulen. Il mourut dépouillé d'une grande partie de ses biens en 1530, après avoir gouverné pendant plusieurs années l'Angleterre, de concert avec Henry VIII.

à peine parvenu à la majorité, ne fit pour ainsi dire que changer la Régence, en la retirant des mains de la Reine pour la transmettre au Cardinal, et demeura sous la tutelle de ce Ministre, soit qu'il ne voulût ou n'osât pas attaquer l'autorité sans bornes dont il s'était rendu possesseur (*).

Le destin du Cardinal était de n'éprouver que de légers contre-tems et de faibles traverses; aussi la fortune lui prodigua-t-elle ses faveurs les plus particulières. Maître absolu de son Roi, peu content d'avoir fait exiler Marie de Médicis (**), il était par-

(*) Louis XIII avait eu le même faiblessse pour le Maréchal d'Ancre, dont il n'ordonna l'arrestation qu'à la sollicitation des princes et des seigneurs de la cour, que ce ministre se plaisait à humilier.

(**) En 1631, Marie de Médicis fut exilée par Louis XIII, par les intrigues du Cardinal de Richelieu, qui s'était brouillé avec elle. (*Amours secrettes du Cardinal de Richelieu.*)

venu à subjuguer tellement l'esprit d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, (*) que cette Princesse s'en rapportait entièrement à ses conseils, soit pour ses occupations privées, soit pour ses plaisirs : il était devenu le confident de ses actions et de ses pensées, et le directeur de sa conscience. Tant de prospérité avait enflé son cœur. Assez puissant pour braver ses ennemis et les atteindre, son pouvoir fut véritablement despotique, et son autorité inébranlable. La sainteté de sa robe ne put le garantir d'un orgueil insuportable, et d'une ambition démesurée; ces deux vices dominant dans son ame, s'en emparèrent au point que le prélat était entièrement confondu dans le Ministre d'État, et qu'on ne reconnaissait plus la pourpre Éclésiastique à travers la

(*) Anne d'Autriche, fille de Philippe III, roi d'Espagne, mariée en 1615.

pourpre Royale dont ses intrigues et sa bonne fortune l'avaient revêtu.

Richelieu avait auprès de lui une jeune nièce charmante sous tous les rapports : il la chérissait et cherchait tous les moyens de l'élever à un rang égal au sien; semblable au cèdre orgueilleux qui couvre de son ombre le faible rejetton qu'il voit sortir de son sein, il protégeait cette beauté, la plus accomplie de la Cour de Louis XIII, et travailla si bien, qu'en peu de tems, elle éclipsa tout ce que la Cour pouvait offrir de plus parfait. Ses charmes extérieurs étaient accompagnés d'un esprit vif et d'un jugement sain, et la bonté de son âme répondait parfaitement à la beauté de sa figure et aux autres attraits dont la nature l'avait comblée. Elle joignait à ces différentes qualités, toute l'ambition et la vanité de son oncle, défauts qui tout condamnables qu'ils soient,

passent cependant pour des vertus chez le beau sexe, selon la maxime des courtisans et des flatteurs.

On ne se dissimule pas qu'une femme aussi parfaite, chérie d'un premier ministre, et l'objet principal de son affection, ne put manquer de pompe et de magnificence pour soutenir son rang, et pour faire à la Cour telle figure qu'elle eut pû désirer. Nièce du Cardinal, il semblait qu'il existât entre eux une secrette sympathie, et qu'elle dût partager les trophées et la domination de son oncle. Elle parvint par ses soins à obtenir les bonnes grâces d'Anne d'Autriche. Cette dernière l'aima au point que pendant son absence, elle ne goûtait aucun plaisir; elle voulait la voir sans cesse, et porta même l'amitié jusqu'à annuller entre elles toute cérémonie, tout usage gênant de la Cour, afin que l'inégalité des rangs et de la fortune, ne traversât

point la liberté de leur société et de leur familiarité. Le titre de majesté lui parut alors trop imposant; il lui sembla que l'amitié s'accoutumerait dificilement à prononcer ce mot superbe, et supporterait avec peine le ton respectueux qu'il entraîne avec lui: elle prit en conséquence le nom de *Statira*, et donna à sa belle confidente celui de *Parisatis* (*), exigeant qu'ils fussent les seuls employés dans leurs conversations particulières (**).

Tant d'honneur ne contribua pas peu à rehausser la fierté et la vanité naturelle de Parisatis. Le rang qu'elle tenait auprès de la Reine, donnait

(*) Noms de deux filles de Darius, roi de Perse.

(**) Cette nièce du Cardinal, déguisée ici sous le nom de Parisatis, ne peut être que Mlle. de Pontcourlai, épouse de Combalet dont elle fut séparée. Son oncle après avoir vêcu secrètement quelques années avec elle, la fit passer dans le monde pour une jeune personne, modèle d'innocence et de vertu. (*Amours secrètes de Richelieu.*)

« ce qu'il découvre de son amour, « lui disait-elle, existe véritablement « dans son cœur; si ses expressions « ne sont pas trompeuses, c'est assu- « rément l'amant le plus passionné, « en même tems qu'il est le plus res- « pectueux. Votre nièce a totalement « changé son caractère : il ne lui parle « qu'avec crainte et soumission. J'a- « voue que jusqu'à cette heure il ne « s'est aucunement expliqué avec moi « du résultat de cet amour, ni du but « auquel il désirait atteindre; que « le mot de mariage n'a point encore « été prononcé en ma présence, et « malgré qu'à cet égard je lui aye « offert tous mes bons services, il « n'en est venu à aucune explication « directe. » (*)

(*) En 1631, Gaston rétiré de la cour avait épousé la princesse Marguerite, sœur de Charles, duc de Loraine, à la sollicitation de Puilaurens, son favori, qui épousa depuis mademoiselle Pont-du-Château,

Ce silence aurait dû surprendre la Reine et le Cardinal; mais l'amour-propre aime toujours à se flatter. Tous deux pensèrent que Monsieur, déjà d'un âge mûr, avait trop d'expérience et d'honneur pour se jouer d'une demoiselle parente du Ministre, et pour compromettre sa réputation; que cette conduite ne pouvait pas être celle d'un homme tel que lui; que d'ailleurs l'amour qu'il avait jusqu'alors montré pour Parisatis n'avait pas été un instant affaibli; que dans tous les tems, il s'était respectueusement soumis aux volontés de cette belle enchanteresse. Ces motifs firent admettre sans difficulté, la vérité, la sincérité de ses sentimens.

autre nièce du Cardinal. Le Roi mécontent de ce mariage, le regarda comme nul, et voulut le faire casser. La Reine et le Cardinal se fondaient sans doute sur cette nullité du mariage avec Marguerite, lorsqu'ils entreprirent de faire épouser à Gaston la fameuse Parisatis.

« S'il cherchait à nous abuser, disait
« de son côté le Cardinal, son amour
« n'aurait point existé sans interrup-
« tion. Il ne languirait pas depuis
« long-tems aux pieds de son idole,
« étant par son rang, dispensé
« des vaines formalités, des ridicules
« cérémonies que le titre d'amant en-
« traîne avec lui parmi le vulgaire.
« Sans doute son dessein est formel;
« mais il peut-être retenu par son
« âge, par la crainte de s'exposer à
« un refus de la part d'une jeune
« personne aimable, dont le cœur
« pourrait préférer la parité d'âge à
« l'appât des honneurs. Ces motifs et
« beaucoup d'autres peuvent balancer
« dans son cœur le dessein de con-
« tracter un mariage, dont les avan-
« tages ne présentaient point une
« réalité certaine.

La Reine approuva ce raisonnement.
« Il faut, répondit-elle au Cardinal,

« que vous employez tous les moyens
« nécessaires pour amener une oc-
« casion favorable, où vous témoi-
« gnerez à Monsieur combien vous
« tenez à honneur, les soins qu'il
« rend à votre nièce. Vous lui ex-
« primerez votre désir de la voir unie
« à lui. Vous lui rappellerez même
« toutes mes sollicitations, toutes
« mes promesses, et jusqu'à mon
« amitié pour Parisatis. Vous n'avez
« pas à balancer; il est absolument
« utile à votre intérêt, à celui de
« votre nièce, que vous preniez ce
« parti. Les avantages de cette alliance
« vous serviront d'excuses dans le cas
« où votre conduite pourrait vous
« attirer des reproches. Considerez
« aussi que Monsieur, jaloux de son
« rang et de sa naissance peut attendre,
« peut exiger de vous cette déférence
« respectueuse, pour se décider et
« s'ouvrir entièrement à vous sur
« ses vues secrettes. »

Ce conseil paraissait raisonnable en apparence. Le Cardinal en remercia la Reine et lui promit de mettre ce projet à exécution. Comme il était nécessaire de rencontrer l'instant favorable, il proposa de donner dans son palais un bal auquel il inviterait leurs majestés, Monsieur et toute la Cour; et qu'au milieu de la joie et des divertissemens, il choisirait une occasion où Monsieur ne serait entouré que de quelques Seigneurs de ses amis pour lui faire les premières propositions. La Reine approuva l'expédient.

Ce petit conseil privé terminé, on manda Parisatis pour donner son consentement. Elle se soumit avec respect aux délibérations de la Reine et de son oncle, s'abandonna entiérement à leur prudence, et les rendit maîtres absolus de sa destinée.

Le Cardinal prépara tout pour arriver au but qu'il désirait atteindre.

Peu de jours après son entretien avec la Reine, il donna à toute la Cour la fête la plus galante qu'on ait vu de long-tems. Le rang des personnes qui concoururent à cette brillante assemblée en relevait encore la magnificence. Parisatis s'y distingua surtout par sa beauté. Il serait trop long de rapporter le nombre des cavaliers qui s'y présentèrent ; la plupart sont d'ailleurs indifférens au sujet. Parmi ceux qui méritèrent le plus d'être remarqués, le C. D. R. jeune seigneur jusqu'alors peu connu à la Cour, fixa l'attention générale et obtint même une prédilection particulière. L'enthousiame qu'il excita parmi tous ses admirateurs lui procura l'honneur de danser avec la Reine, honneur auquel dans ces tems-là, les Seigneurs les plus distingués n'osaient point prétendre.

Tandis que chacun se livrait aux

plaisirs du bal, Monsieur pour lequel ce divertissement n'en était déjà plus un, passa dans une salle où plusieurs tables couvertes des mets les plus exquis lui offrient un amusement plus solide. Il fut suivi de quelques Seigneurs les plus affidés à sa personne, et bientôt dans les délices de la table, ils oublièrent les charmes de la danse.

Le Cardinal qui suivait des yeux cette bande joyeuse, et qui craignait de perdre de vue l'amant de sa nièce, se joignit à ces aimables convives. Déjà plusieurs toast avaient été portés, lorsqu'un des Seigneurs de la compagnie, sans doute à dessein de faire sa cour au Cardinal, porta la santé de Parisatis. Monsieur applaudit le premier à cet hommage rendu à celle qui maîtrisait son cœur, et témoigna hautement son admiration et ses sentimens. Le Cardinal crut le moment favorable. « Je ne sais dit-il à Monsieur,

« comment reconnaître l'honneur que
« vous daignez me faire. L'estime et
« l'amour que vous témoignez à ma
« nièce, sont au dessus de toute
« reconnaissance de ma part. Elle
« seule, peut en répondant à vos sen-
« timens, se rendre digne de vos bien-
« faits, et mériter le titre auguste que
« vous lui destinez. L'autorité que
« j'ai sur elle pourrait vous assurer
« de son obéissance, s'il était possible
« qu'elle s'oubliât assez pour refuser
« l'offre de votre main : mais son cœur
« m'est connu ; l'hymen ne fera que
« resserer un lien que l'amour a
« formé lui-même. »

Pendant tout ce discours, Monsieur était demeuré immobile. A peine le Cardinal eut-il cessé de parler, qu'il lui fit cette courte réponse : « Prêtre
« orgueilleux, Ministre téméraire,
« ton impudence ne restera pas im-
« punie ».

Cette courte apostrophe fut accompagnée d'un violent soufflet.

Une conduite aussi surprenante, jetta tous les convives dans un étonnement et dans un désordre difficiles à peindre. Un soufflet donné à un premier Ministre entre les mains duquel était toute la puissance, était effectivement un événement extraordinaire. Le rang, l'élévation des deux parties intéressées, empêchèrent les spectateurs de prendre part à cette rupture humiliante pour le Cardinal : ils se contentèrent de témoigner leur trouble et parvinrent à emmener Monsieur auquel ils représentèrent le scandale d'une scène semblable, et le danger de la prolonger encore. Vaincu par leurs sollicitations, Monsieur sortit par les derrières en s'écriant assez distinctement que le sang éclésiastique de sa révérence, tout grand et tout vain qu'il fût, eut été assez honoré qu'un homme

de son rang ait bien voulu sans le secours du mariage, s'abbaiser jusqu'à Parisatis. Le Cardinal était trop occupé de sa honte, pour entendre cette exclamation insultante, ou peut-être ne parût-elle à ses yeux que bien au dessous de l'insulte qu'il venait de recevoir.

Il serait inutile de décrire ici la colère de Richelieu. Le reste de cette histoire prouvera qu'il n'oublia pas son ressentiment. Embrâsé par le feu de la vengeance : son cœur enfantait mille projets pour laver sa honte et son humiliation; toutes les furies de l'enfer étaient dans son cœur; néanmoins la sage politique lui ordonna de concentrer sa rage et de déguiser pour le moment la haîne qu'il respirait; il rejoignit l'assemblée avec toute l'apparence d'une profonde sécurité. Les témoins de sa disgrâce s'étant retirés avec Monsieur, il lui fut facile de la cacher jusqu'à la fin du bal, et pour

éviter tout soupçon, il y parut même avec tout l'enjouement d'un homme au comble de la satisfaction.

La conduite de Monsieur ne fut cependant pas long-tems ignorée, et bientôt on en plaisanta ouvertement le Cardinal. Il est vrai que ce dernier eut plus de part que tout autre à sa publicité. Toute la nuit qui suivit cette scène outrageante, il avait calculé les moyens les plus sûrs pour perdre son insolent ennemi. Le lendemain il peignit cette aventure au Roi avec des couleurs si noires, que l'exil de Monsieur fut résolu et effectué de suite. (*)

(*) Gaston quitta plusieurs fois la Cour; ses retraites duraient peu. Sur la fin du règne de Louis XIII, il ne faisait que paraître et disparaître. L'exil dont il est ici question, ne fut pas long, selon les apparences; Gaston se retira à Blois en 1637, et reparut la même année à la Cour, sur la promesse que lui fit le Roi, d'approuver son mariage avec Marguerite.

En sortant de chez le Roi, le Cardinal se rendit chez sa nièce. Elle attendait avec impatience le résultat de la démarche de son oncle. Son cœur aimait à se flatter qu'il serait heureux. Comptant sur le pouvoir de ses charmes et sur la violente passion de son amant, elle en espérait une réponse conforme à ses désirs ambitieux, et était loin de présumer celle que le Cardinal lui apportait. Malgré que personne n'ignorât chez elle la conduite de Monsieur, la crainte de l'offenser et d'encourir ses disgraces, avait retenu les plus hardis. Le Cardinal fut le premier qui lui en donna avis.

A peine entré dans sa chambre, il la retint en particulier. Parisatis ne respirait plus, son imagination exaltée la transportait sur le trône, elle croyait déjà voir la France entière à ses pieds. Quel fut son étonnement lorsqu'elle entendit son oncle lui raconter natu-

rellement ce qui s'était passé entre Monsieur et lui ? Elle demeura muette de surprise. Le Cardinal employa tous les moyens possibles pour la rassurer, et assaisonna son discours de réflexions qui n'annonçaient qu'un dépit amer, et la haine la plus envenimée.

« Monstre ! s'écria Parisatis, est-il « possible que les vœux, les sermens, « les protestations d'amour que tu m'as « faits, homme infidèle et parjure ! ne « fussent que les effets de l'impureté « de ton cœur ! As-tu donc imaginé « que je servirais lâchement de jouet « et d'instrument à tes désirs déréglés ! « L'infâme ! il croyait m'honorer en « me conférant le titre de prostituée ! « Dieux ! se peut-il que le crime sache « si bien se couvrir du masque des « vertus » .... à ces mots elle versa un torrent de larmes. Le Cardinal la regardait tristement, et craignait en lui parlant d'augmenter sa douleur.

« Misérable que je suis, s'écria-t-
« elle de nouveau après un moment de
« silence, à quelle honte, à quelle
« confusion me suis-je exposée ! La
« calomnie va noircir à son gré, et
« ma conduite et ma réputation. Ah!
« du moins, s'il ne m'avait point dé-
« guisé son amour criminel, s'il
« n'avait pas cherché à m'abuser par
« l'apparence d'un hymen prochain,
« j'aurais évité sa présence, j'aurais fui
« ses lâches poursuites; mais le per-
« fide n'a pas rougi d'employer des
« détours honteux et indignes d'un
« Prince de son rang, pour me trom-
« per et me séduire. Et je l'écoutais
« avec sécurité, je prenais plaisir à
« l'entendre ? Ciel ! que pensera-t-on
« de moi ! lorsqu'on apprendra que j'ai
« partagé les sentimens de cet impos-
« teur. Je deviendrai le jouet de toute
« la terre et mon innocence sera mé-
« connue ! »

Le Cardinal en cet instant interrompit sa nièce. Il lui dépeignit la conduite passée de Monsieur, sa vie scandaleuse, lui fit entrevoir que toutes les apparences étaient contre lui; que la manière insolente dont il avait reçu les offres de mariage qu'il lui avait faites, suffisait pour faire retomber sur lui toute la honte de cette rupture dont elle ne pouvait en aucune manière être victime. « Quand « bien même, répondit Parisatis, le « monde jugerait favorablement de « mon innocence, pourrait-il s'em- « pêcher en me rendant justice, de « me traiter comme je le mérite. Ne « me regardera-t-il pas comme une « idiote, une folle : car ce sont les « noms que je mérite pour avoir été « si simple que de m'en rapporter « aux promesses d'un homme qui, « jusqu'à présent a mis toute sa gloire « à faire des dupes. Considerez, je

« vous prie, toute l'amertune de ma « position. Eh ! quoi, s'écriera-t-on « en me désignant : la voilà cette « nièce du Cardinal de Richelieu, « cette femme dont on vantait les « charmes; toutes ses intrigues, tous « ses détours n'ont pu parvenir à maî- « triser le cœur d'un amant qui ne « voyait en elle que le vil instrument de « sa passion déréglée ! et vous pensez « que je supporterais de pareilles in- « vectives sans mourir de douleur ! « ah ! du moins si j'avais l'espoir d'être « vengée du perfide qui m'a sacrifiée « si cruellement ! ......

« La vengeance a suivi de près l'ou- « trage, s'écria le Cardinal, et chaque « jour, ainsi que ma haîne, elle pren- « dra un dégré d'accroissement: Oui, « ma chère amie, oui, nous sommes « vengés, et cet orgueilleux qui nous « méprise, n'aura pas impunément « attaqué ton honneur et le mien ».

Parisatis entendit cette promesse de vengeance avec une telle satisfaction, qu'elle fut prête à se jetter aux genoux de son oncle. Elle lui prodigua tous les noms que la reconnaissance peut suggérer : celui de père, de protecteur, d'ange tutélaire ; elle lui eut même accordé celui de dieu vengeur, dans les transports que lui fit éprouver la certitude de punir un amant vain et présomptueux, et de satisfaire son orgueil humilié.

Leur tête-à-tête fut interrompue par l'arrivée d'Anne d'Autriche, qui ayant appris et ressenti par une espèce de sympathie, la disgrâce de sa chère Parisatis, venait lui en faire en personne, son compliment de condoléance. Elle lui peignit ses regrets avec tant d'éloquence et de sensibilité, que Parisatis ne put s'empêcher de verser des larmes, faiblesse à laquelle elle s'était jusqu'alors montrée supérieure,

étant trop fière et trop sûre de sa puissance, pour employer de pareilles armes.

Les larmes de Parisatis augmentèrent la fureur de la Reine. Elle se représenta Monsieur, insultant sans pitié à la vertu de sa protégée, foulant aux pieds tous les égards, toutes les bienséances, et assez téméraire pour porter une main sacrilège sur la personne auguste du Cardinal. Elle ne pouvait surtout comprendre les motifs de répugnance que Monsieur témoignait pour s'allier avec Richelieu, n'imaginant pas qu'ils pussent naître de la naissance peu rélévée de Parisatis, que l'amitié lui faisait placer au-dessus de tout.

Parisatis exprima à la Reine, avec toute l'expression de la reconnaissance la plus tendre, combien l'intérêt qu'elle prenait à ses malheurs lui était cher. Cependant, malgré qu'elle lui eût jus-

qu'alors ouvert son cœur sans réserve, elle eut la sage précaution de lui taire ses projets de vengeance et ceux du Cardinal. Anne d'Autriche, devote au suprême dégré, eut été peu capable de prêter les mains aux intrigues que ces desseins devaient bientôt faire éclore.

Tandis que la Reine pensait avec douleur au résultat cruel des demarches du Cardinal; que celui-ci, de concert avec sa nièce, travaillait en silence à perdre Monsieur, ce dernier passait au milieu de son exil des jours remplis d'amertume, et le cœur gonflé de rage, cherchait à se consoler en se rappellant la confusion de son Eminence. Parmi ceux qui l'avaient suivi, il s'en trouva plusieurs qui, soit par pitié, soit par attachement pour Parisatis, osèrent parler pour elle. Ils convinrent que la naissance de Monsieur, le mettait fort au-dessus de la

nièce de Richelieu, mais qu'un Prince déjà assez illustre par son rang, ne devait pas attendre de son épouse, un accroîssement de grandeur et de gloire; qu'il devait plutôt rechercher le mérite et la perfection dans dans la personne dont il faisait choix. Que son premier mariage suffisait pour donner une haute idée de son honneur et de son respect pour les bienséances; mais qu'on ne pouvait pas toujours sacrifier l'amour au devoir. Ils ajoûrèrent même que Parisatis méritait une entière préférence; et firent valoir au soutien de leur sentiment, la puissance de son oncle, le tendre attachement de la Reine pour elle, sa jeunesse, son esprit, sa vertu....

« De la vertu! s'écria Monsieur: « informez-vous au Cardinal, à ce « vieux Pharisien, à ce démon caché « sous l'habit d'un Saint, informez- « vous de cette vertu que vous procla-

« mez avec tant d'enthousiasme. Si
« j'avais dessein de me divertir en
« secret, ce serait déjà beaucoup
« d'honneur que je lui rendrais, en
« la recevant des mains sanctifiées du
« Cardinal, sans aller, je ne sais
« pourquoi, m'embarrasser d'une re-
« lique éclésiastique, et m'en charger
« pour toujours. Non Mrs., quelles
« que soient vos raisons, je ne ferai
« pas une démarche plus digne d'un
« chevalier errant que d'un Prince
« du sang. Et assûrément je ne fran-
« chirai pas pour l'amour d'une.........
« .... les difficultés sur lesquelles
« vous me proposez de passer sans
« réflexions. » (*) Cette réponse attéra les partisans de Parisatis.

Une raillerie aussi malicieuse, d'autant plus piquante qu'elle attaquait

(*) Cette réponse de Gaston, prouverait assez qu'il n'ignorait pas la conduite de Richelieu avec sa nièce.

ouvertement la vertu du Cardinal et de sa nièce, et faisait soupçonner quelquechose de plus odieux encore, ne manqua pas d'être rapportée à Richelieu avec toutes les circonstances qui pouvaient l'aggraver. Ce redoublement d'insolence de la part de Monsieur, fit sur le Cardinal une profonde impression, et l'irrita en quelque sorte plus que le soufflet dont il avait précédemment été gratifié ; ce soufflet pouvait n'être que l'effet d'un premier emportement ; mais une récidive aussi outrageante que celle dont Monsieur venait encore de se rendre coupable envers lui et Parisatis, ne lui laissa aucun doute sur les sentimens de l'ennemi puissant qu'il avait à combattre.

Ce nouvel affront parvint aux oreilles de Parisatis : son oncle même lui en fit part. Elle apprit avec horreur les invectives de son calomniateur. Sa

colère n'eut plus de bornes. Dans sa rage elle souhaitait pouvoir déchirer Monsieur de ses propres mains. Sa bouche exhalait tout ce que la fureur peut inspirer. « Quoi! s'écria-t-elle, ce « monstre ne se contente pas de jeter « quelques doutes sur ma vertu ? Il « ose encore m'accuser ainsi que vous « d'un crime affreux, changer les plus « doux sentimens en passions les « plus criminelles, et la tendresse pa- « ternelle que vous avez pour moi « en un amour incestueux ! N'est-il « donc pas de moyens pour arrêter « cette langue impie ? Ne peut-on « empêcher la calomnie de se répandre « par les discours de ce lâche libertin! L'emportement de Parisatis alla si loin, que le Cardinal fut obligé d'oublier un instant sa propre injure pour adoucir sa nièce et calmer ses transports.

« Pourquoi, lui dit-il avec tendresse, « vous emporter ainsi contre une accu-

« sation denuée de fondement et de
« vraisemblance. Le crime dont notre
« ennemi commun veut souiller notre
« réputation est tellement horrible et
« présente un aspect si affreux, que
« des ignorans, des gens de mauvaise
« foi et méprisables pourraient seuls
« nous en soupçonner coupables. D'ail-
« leurs comme je vous l'ai déjà répété
« plusieurs fois, le caractère de Mon-
« sieur, sa conduite passée, sa vie
« scandaleuse et déréglée, feront jus-
« tement retomber sur lui la honte
« dont il cherche à nous couvrir.
« Détesté de tout le monde, sans amis,
« sans appui, incapable de me résis-
« ter et jaloux de ma puissance, la
« calomnie seule peut lui donner des
« armes contre nous; son dépit aug-
« mentera quand il saura que ces
« armes, si dangereuses pour d'autres,
« ont été émoussées par la vertu qui
« vous protége et vous assure une

« victoire certaine sur cet infâme que
« vous devez mépriser assez, pour vous
« trouver heureuse de l'événement qui
« vous a pour jamais séparée de lui.

Ces paroles flatteuses calmèrent un peu l'agitation de Parisatis. Son oncle la quitta en lui renouvellant la promesse de la venger en se vengeant lui-même.

Richelieu n'éprouvait cependant point cette heureuse sécurité qu'il avait montré devant sa nièce. Accoutumé à tout voir fléchir devant lui, Il s'étonna que Monsieur, quelque fût son rang, osât lui résister encore. Son cœur se plaisait à former des projets de vengeance, qui, se combattant mutuellement dans son esprit, venaient se détruire et se remplacer tour-à-tour. Enfin son esprit s'arrêta sur celui qui pouvait le plus humilier son rival audacieux. Il fit réflexion que le motif de l'orgueil de Monsieur était néces-

sairement la qualité de frère du Roi, qualité qui lui donnait un droit à la couronne après la mort de Louis XIII, qui selon toutes les apparences devait mourir sans enfans. Aucun espoir de fécondité du côté de la Reine ne portait obstacle à l'attente de Monsieur. La Cour et la France entière avaient les yeux sur lui, et le regardait comme leur souverain. Cet hommage anticipé augmentait sa fierté; et sa vanité en prenait un nouvel accroîssement. Le Cardinal après avoir pensé quelque tems à cet obstacle que l'impuissance du Roi mettait à sa vengeance, résolut de le vaincre, et de détruire par là toutes les espérances de son ennemi. Maitre des secrets de la Reine, et dépositaire des recherches que les chirurgiens avaient faites sur les causes phisiques de sa stérilité, il ne doutait pas que le mariage d'Anne d'Autriche et de Louis n'eût pas même été

consommé. Dans cette persuasion, il crut entrevoir la possibilité de donner un successeur au Roi, et par ce moyen de renvoyer bien loin la prétention de Monsieur. Cette idée soulagea son cœur; dès ce moment il ne s'occupa plus que des moyens de faire suppléer par une personne affidée, au deffaut de puissance de l'infortuné Louis XIII.

Le projet du Cardinal n'offre rien de nouveau en lui-même, et plusieurs fois il avait été entrepris et exécuté pour soutenir des familles prêtes à s'éteindre. Mais dans les circonstances présentes, il s'offrait à son exécution un obstacle presqu'insurmontable. Anne d'Autriche se piquait d'une vertu sévère et d'une chasteté inviolable. Jusqu'alors elle avait vécu de la manière la plus exemplaire; sa vie avait été conforme à l'austérité de son éducation, et il était douteux qu'après

vingt années de vertus, elle consentit à s'abbandonner à une faute, dont la seule pensée allarmait son âme. Le Cardinal examina toutes ces difficultés, reconnut la presqu'impossibilité d'exécuter son projet, et cependant ne perdit pas encore l'espoir de réussir. Pour se donner plus d'appui dans la conduite de ce projet, il crut devoir s'associer le confesseur de la Reine : afin de faire agir de concert l'ifluence spirituelle et la politique éclésiastique. A l'aide d'un pareil secours, Richelieu se créait des espérances sans bornes. Toutes les difficultés s'évanouissaient : mille considérations parlaient en sa faveur auprès de la Reine. L'intérêt de l'état, du Roi son époux, celui du ciel même, étaient des raisons plausibles qui devaient la décider à tout entreprendre pour mettre un terme à une stérilité que les Français regardaient comme une punition du ciel ;

ces motifs d'ailleurs couvraient le crime des beaux dehors de la vertu et de la piété, et faisant combattre l'innocence et la nécessité ; l'honneur et le devoir, mettaient l'amour et le plaisir en état de triompher. Anne d'Autriche entièrement soumise à la direction de son confesseur, ne faisait rien sans le consulter, et se soumettait sans réserve à ses conseils : il y avait lieu de croire qu'elle céderait sans peine à la douce pénitence que le Cardinal désirait lui infliger ; un confesseur est si éloquent auprès d'une dévote, surtout quand il donne aux passions la facilité de s'étendre et de se satisfaire.

Le père Joseph (*) était alors con-

(*) Le Père Joseph, Religieux de l'ordre des Capucins, était alors le vil instrument dont le Cardinal de Richelieu se servait pour atteindre ses victimes. Espion, geolier, assassin tour-à-tour, rien ne lui coûtait pour satisfaire les passions de son maître. Ruel était alors l'antre du lion : les malheureux que la haine du Cardinal y conduisait; tombaient sous

fesseur d'Anne d'Autriche. Absolument dévoué au Cardinal et disposé à lui obéir, la volonté de ce ministre faisait sa loi. Cette soumission était l'effet de la reconnaissance qu'il lui devait; protégé par lui, il était arrivé au poste le plus honorable qu'il remplissait alors, et portait même ses vues jusqu'au chapeau de Cardinal, que la puissance de son protecteur semblait lui assurer.

Richelieu sentit qu'il ne pouvait s'adresser mieux qu'à ce saint personnage dont l'esprit et le cœur lui étaient dévoués, et dont le pouvoir sur la con-

les coups du père Joseph qui croyait sans doute gagner le chemin du ciel par ses nombreux assassinats. — En 1636, Richelieu dégoûté des affaires, était près de quitter le ministère, sans les conseils du père Joseph qui le rassura. Le but de ce Religieux féroce était de succéder dans le ministère à Richelieu, dont il possédait les vices, sans en avoit les qualités. Sa mort arrivée en 1638 sauva la France d'un monstre tel que lui.

duite de la Reine était sans bornes. Il lui témoigna d'abord son mécontentement contre Gaston, lui fit part de son impudence à son égard, de l'insulte qu'il lui avait faite, lui exposa avec quel mépris il avait reçu l'offre de la main de Parisatis ; enfin quand il crut l'avoir suffisament ému par le tableau pathétique de ses griefs, il lui fit part de la résolution qu'il avait prise de se venger, des moyens et expédients qu'il avait choisis, et lui demanda en véritable ami, son secours et ses conseils.

Le père Joseph fier de cette importante confidence et ravi de témoigner à son illustre bienfaiteur son inviolable reconnaissance ; persuadé en outre que les services qu'il pouvait rendre au Cardinal, deviendraient pour lui une source de nouveaux bienfaits, promit d'exécuter avec empressement les ordres de son Eminence, et d'y

mettre tout ses soins, ajoutant qu'on ne trouverait peut-être pas dans tout un siècle une occasion plus favorable pour punir un Prince orgueilleux, et faire réussir auprès d'une Reine un plan de la nature de celui qu'ils allaient entreprendre.

« Père Joseph, lui dit le Cardinal,
« je n'ai jamais douté de votre atta-
« chement pour moi, en tout tems
« je vous ai cru disposé à tout entre-
« prendre pour me seconder et faci-
« liter la réussite de mes projets. La
« confiance que je mets en vous doit
« vous être un sûr garant de ma sincé-
« rité. L'enthousiasme avec lequel vous
« partagez aujourd'hui mon ressenti-
« ment et prêtez les mains à ma ven-
« geance est un augure favorable pour
« moi. Vos talens me sont connus,
« et votre assurance m'est un gage de
« la victoire; cependant à travers l'es-
« pérance qui me soutient, je crois

« entrevoir une difficulté presqu'in-
« surmontable. Vous connaissez la
« Reine et la faiblesse de son esprit,
« vous savez à quel point la religion
« est dominante dans son cœur; pen-
« sez-vous que nous puissions jamais
« la faire condescendre à notre désir
« et ... Eh! pourquoi pas, interrompit
« le père Joseph : cet esprit religieux
« qui domine la Reine, est l'arme
« principale que nous devons em-
« ployer. Je ferai parler auprès d'elle
« la religion que vous redoutez, les
« devoirs d'une Reine, et les besoins
« de l'état; j'interpréterai en faveur
« de notre projet tous les dogmes de
« l'église, et s'il le faut, Dieu se fera
« entendre par ma voix et ordonnera
« l'obéissance aux ordres de son mi-
« nistre ».

Le Cardinal ne pouvait qu'applaudir à ce raisonnement. « Je savais bien, « répondit-il, que tout était parfaite-

« ment entre vos mains ; mais sur
« quelle personne assez discrète jete-
« rons-nous les yeux pour nous servir
« dans cette importante affaire.

« Cette difficulté sera bientot levée,
« repartit le père Joseph; Anne d'Au-
« triche elle-même m'a désigné celui
« que nous devons choisir. Les cir-
« constances, votre intérêt, celui
« de la France entière m'autorisent à
« vous révéler un secret qui, dans
« toute autre occasion aurait été ense-
« veli avec moi. La Reine, lors de
« sa dernière confession, m'a avoué
« qu'elle aimait ....

Le Cardinal ne laissa pas achever.
« Vous connaissez, s'écria-t-il,
« l'homme auquel son cœur accorde
« un semblable avantage !

« Certainement, reprit grâvement
« le père Joseph : votre Eminence
« n'ignore pas que la clef de la cons-
« cience des Rois et des Grands nous

« ouvre l'entrée dans tous les secrets
« des cœurs ; souvent par égard pour
« le rang des personnes qui viennent
« s'humilier devant nous, notre puis-
« sance spirituelle se donne elle-même
« des bornes : il nous suffit alors que
« le pénitent avoue ses fautes et
« ses intrigues, sans aggraver la honte
« de sa faiblesse, en désignant la
« personne qui a su en profiter. Je
« pense bien que la Reine semblable
« à toutes les pécheresses, ne m'aurait
« point découvert le nom de son séduc-
« teur, si elle avait eu à rougir de sa
« conduite; mais la pauvre innocente a
« voulu seulement prévenir un mal
« qu'elle prétend détruire dès son ori-
« gine. Hier, avec une contrition aussi
« grande que celle d'un criminel qui
« aurait pillé un autel ou brûlé une
« église, elle m'avoua sans rien dé-
« guiser, en marquant l'instant et le
« lieu, qu'entrainée par une tentation

« à laquelle son âme n'avait pû d'abord
« résister, un feu illicite s'était em-
« paré de son cœur, et qu'elle avait,
« malgré tous ses efforts, regardé un
« jeune gentilhomme avec un autre
« œil que celui de l'indifférence. Ce
« jeune homme dansa avec elle au
« bal de votre Eminence; elle avouait
« avec tant de mortification, tant de
« confusion, le sentiment qu'elle avait
« ressenti, que si j'eusse été un assez
« mauvais chrétien pour lui infliger
« une pénitence, même la plus sévère,
« elle s'y serait soumise avec respect
« et religion. Vous pensez bien que
« sans blâmer ses scrupules, je ne fis
« cependant pas attention à cette pas-
« sion si naturelle dans une Reine
« abbandonnée par son époux; elle
« ne me dit pas le nom de ce jeune
« gentilhomme, à peine le savait-
« elle elle-même. Cette confession à la-
« quelle j'étais loin de m'attendre piqua

« ma curiosité ; je me suis informé de
« cet heureux mortel, et j'ai su depuis
« peu qu'il se nommait le C. D. R.

La découverte d'une mine d'or eut causé moins de joie au Cardinal que le rapport du père Joseph. Il se rappella les divers circonstances de son bal, et crut appercevoir dans l'amour de la Reine pour le C. D. R., la main de Dieu qui le vengeait de l'insolence de Monsieur. En effet, dans le même instant où ce dernier donnait un soufflet à son Eminence, Anne d'Autriche devenait esclave d'un sentiment qu'elle avait jusqu'alors méconnu, et qui dans le moment présent, favorisait entièrement les projets de vengeance de Richelieu.

Le Cardinal flatté de ces réflexions, regarda son dessein comme une inspiration divine. Cette façon de penser qui lui était ordinaire, le rendait peu délicat dans le choix de ses moyens,

attribuant sa conduite à la volonté d'un être surnaturel. Presqu'assuré de la réussite de son projet, il quitta le père Joseph après avoir pris toutes les sûretés et précautions convenables.

Le tems était précieux ; il n'y avait pas un instant à perdre : Richelieu le sentit bien, et pour jeter le fondement de l'édifice, manda le C. D. R. à la Cour, et lui offrit une entière protection.

Le C. D. R. charmé des offres de son Eminence, n'hésita point à se rendre près de lui. Richelieu apprit avec satisfaction la prompte décision de ce gentilhomme ; il en fit part au père Joseph qui lui conseilla de placer cet homme important auprès de la Reine : et comme les traits les plus certains que l'amour puisse lancer sont garnis d'une pointe dorée, il l'engagea à ne rien épargner pour subvenir à la dépense du C. D. R

Le Cardinal connaissait trop le prix de la prodigalité pour épargner quelque chose au luxe dont le C. D. R. devait paraître entouré. Il eut plutôt sacrifié l'épargne du trésor royal, que de laisser échouer une aussi belle entreprise. Il fut donc arrêté que son Eminence chercherait un prétexte quelconque pour déplacer un des officiers de la Reine et le remplacerait par l'acteur important qui devait paraître sur la scène, sauf à prendre par la suite de nouvelles mesures, ainsi que les circonstances plus ou moins favorables pourraient l'exiger.

Quelques jours après cet entretien, le C. D. R. arriva à la Cour, et se rendit chez le Cardinal. Celui-ci le reçut à bras ouverts; la bonne tournure, les manières élégantes de ce jeune cavalier frappèrent Richelieu, qui ne s'étonna plus des sentimens d'Anne d'Autriche. Il avait à l'époque de son bal, déjà

pû remarquer ce qu'il admirait alors : mais occupé de sa vengeance, il n'avait conservé qu'une idée confuse d'un homme auquel il n'apportait aucun intérêt. Il fut charmé des avantages du C. D. R. et ne craignit plus que le moindre obstacle s'opposât au succès de son entreprise. Il interrogea son nouveau protégé sur sa naissance, son éducation, ses voyages dans les différentes parties de l'Europe. Le C. D. R. répondit à toutes ces demandes avec une précision, une facilité et une douceur qui relevaient encore l'éclat de son mérite ; chacune de ses paroles augmentait la bonne opinion que le Cardinal avait conçue de lui.

Son Eminence changea enfin de discours. « J'ai toujours cherché, dit-« il, à avancer les hommes éclairés ; « malheureusement ce bonheur ne se « réalise pas autant que je le désirerais. « Nos occupations demandent des

« soins si grands, qu'il est presqu'im-
« possible de connaître par soi-même
« ceux auxquels nous devons des se-
« cours. Je m'estime heureux d'avoir
« appris combien vous méritiez d'être
« protégé par ceux que le hasard avait
« élevés au dessus de vous; et je me
« félicite de pouvoir vous être utile,
« étant persuadé que je n'aurai jamais
« à me repentir d'un service, dont vos
« brillantes qualités me font un devoir.
« Je pars à l'instant pour le Louvre,
« où je vais m'occuper de vous.
« Demain je vous attends à pareille
« heure; j'ai tout lieu d'espérer que
« ma démarche n'aura pas été in-
« fructueuse. »

Le C. D. R. qui se serait volontiers borné aux plaisirs et aux agrémens divers que la Cour semblait lui offrir, était loin de prétendre à une si grande faveur. Celle de Richelieu était alors la première et par conséquent la

plus utile à la Cour de France, où ce ministre gouvernait en maître. Le C. D. R. le remercia respectueusement et se retira l'esprit rempli des idées de la grande fortune, dont il avait devant lui l'agréable perspective. Il y rêva tout le jour; la nuit entière son bonheur se représenta à lui sous les formes les plus séduisantes, et des songes flatteurs mirent le comble à son exaltation.

Le C. D. R. était à peine sorti de chez le Cardinal, que ce dernier se rendit chez la Reine.

« Je viens, lui dit-il, solliciter votre « majesté pour un homme de mérite, « qui a langui trop long-tems oublié, « et que ses talens m'ont fait enfin « connaître. -

« Quand on ajoûte à tant de belles « qualités, celles d'un intercesseur « comme vous, lui répondit la Reine, « on est toujours sûr de faire agréer

« sa demande, qui ne saurait être
« déraisonnable.

« Votre majesté, répartit le Car-
« dinal, jugera elle-même de l'équité
« de cette demande. Une raison d'état
« m'a fait nommer à un emploi supé-
« rieur, un officier de votre majesté :
« je viens la supplier d'en accepter un
« autre en son remplacement. Celui
« que je destine à cet honneur, est non-
« seulement recommandable par ses
« nombreux amis, mais encore par ses
« hautes vertus et la noblesse de son
« extraction. Il paraît à la vérité depuis
« peu de tems à la Cour, et votre ma-
« jesté le connaît à peine. Cependant,
« si le souvenir de ma soumission
« à ses conseils, peut lui rappeller l'é-
« poque du bal que je donnai à toute
« la Cour, elle se ressouviendra qu'un
« jeune cavalier étranger pour elle, eut
« l'honneur de danser avec sa souve-
« raine, et s'attira l'attention générale.

« Le peu d'habitude de nos manières,
« la timidité naturelle à son âge, a
« peut-être retenu sur ses lèvres l'hom-
« mage respectueux que son cœur
« vous offrait ; peut être n'a-t-il pas
« témoigné à votre majesté, tout ce
« que l'honneur de danser avec elle
« pouvait exiger d'un sujet; mais je
« vous le présente, comme plus digne
« qu'aucun autre de vos bienfaits, et
« méritant à tous égards, d'être gentil-
« homme de la chambre de votre
« majesté. »

Tandis que le Cardinal s'étendait avec tant de profusion sur les louanges du C. D. R. Anne d'Autriche, malgré tous les efforts qu'elle fit pour cacher son trouble, ne put empêcher qu'un léger vermillon vint colorer son visage. Le Cardinal s'en était apperçu et en avait éprouvé une joie secrette : pour ne point effaroucher la pudeur de la Reine, il parla quelque tems encore,

et la laissa par ce moyen se remettre de sa première émotion.

La rougeur de la Reine disparut peu à peu; elle devint plus maîtresse de ses sens. Un sentiment d'honneur et une pieuse précaution pour la conservation de sa vertu, faillit alors la déterminer à rejeter la demande de son Eminence, et à refuser un officier aussi dangereux que le C. D. R. Mais le peu de tems que les pressantes instances du Cardinal lui donnaient pour réfléchir à ce sujet important, ne lui permettant pointde trouver de reproches plausibles contre un cavalier fort de la recommandation du premier ministre, elle répondit avec une espèce de confusion : qu'elle s'en rapportait entièrement au choix de son Eminence qui, mieux que personne, savait diriger sa conduite, et connaissait les officiers nécessaires dans sa maison; que dès l'instant où il avait crû pouvoir se

charger de l'avancement du C. D. R. ce dernier ne pouvait qu'être digne de l'assentiment qu'elle donnait à sa réclamation.

Charmé de cette réponse qui concordait si bien avec ses projets, Richelieu remercia sa majesté, et changea de conversation.

Anne d'Autriche rêva toute la nuit à la proposition du Cardinal. Elle s'accusait de n'avoir pas refusé froidement le C. D. R. Cependant, soit indulgence pour soi-même, soit la force du sentiment qu'elle éprouvait, elle chercha une excuse dans sa réponse, et crut avoir, par son indifférence, suffisamment éludé la demande du Cardinal. Mais elle avait affaire à un homme trop rusé pour ne pas mettre à profit la liberté qu'elle lui avait accordée, de disposer à son gré des officiers de sa maison.

Le C. D. R. attendait avec impa-

tience l'instant du rendez-vous. Il se présenta au lever du Cardinal. Son Eminence vint au-devant de lui, l'accueillit avec bonté, et l'introduisit dans son cabinet: « J'ai parlé pour vous, « lui dit-il, et ma simple recommandation a suffi pour vous ouvrir le « chemin des grandeurs. Mon intention est de vous placer auprès de la « Reine en qualité de gentilhomme « de la chambre. Comme il est nécessaire que vous brillez dans la charge « que vous allez remplir, et que « votre fortune pourrait ne pas suffire « aux dépenses que votre entrée à la « Cour va nécessiter, je vous prie « d'accepter un léger secours de trente « mille écus. N'épargnez rien pour « paraître avec éclat et pour effacer « tous vos camarades; ma bourse vous « sera toujours ouverte; vous pourrez « y puiser à volonté, et l'instant « où vous refuseriez mes services,

« serait celui où je cesserais de m'in-
« téresser à vous. Si vous pensez me
« devoir quelque chose pour prix de
« mon amitié, j'exige de vous le secret
« le plus inviolable, n'ayant jamais
« sacrifié à la vanité de passer pour
« protecteur. » (*)

Cette réception surprenante avait tellement ému le C. D. R. qu'il ne trouvait pas d'expression pour peindre sa reconnaissance. Il se jeta à genoux afin de remercier son généreux protecteur, pensant que cette posture était la seule convenable pour répondre aux faveurs extraordinaires dont son Eminence l'avait comblé.

Richelieu qui n'avait pas encore remis à son protégé la commission qu'il lui destinait, donnait à ses bienfaits une apparence d'autant plus belle,

(*) Les largesses que le Cardinal de Richelieu fit aux poëtes qui le flattèrent, prouvent combien il savait à propos déguiser sa façon de penser et d'agir.

que le C. D. R· croyait ne les devoir qu'au hasard et à son mérite. Ce jeune courtisan entraîné par l'illusion la plus flatteuse, était loin de soupçonner que la haîne seule produisait pour lui tant d'effets merveilleux. Le Cardinal avait eu soin de lui demander s'il était marié : et sur sa réponse négative, lui recommanda la plus grande précaution à cet égard. « Vous êtes jeune, « lui dit-il, la carrière que vous allez « parcourir, vos talens, vos manières, « l'éclat qui va briller autour de vous, « ne peuvent que vous attirer beau-« coup d'envieux et de partisans. Par-« mi ces derniers, plusieurs cherche-« ront à partager votre bonne fortune « et à s'allier à vous par les nœuds « les plus durables. Tout sera par eux « employé pour parvenir à leurs fins, « égards, politesses, soumissions, em-« bûches; c'est alors qu'il vous faudrait « redoubler de vigilance, encore tôt

« ou tard vous laisseriez-vous surpren-
« dre. Croyez-en mes avis ; évitez dès
« votre entrée dans le monde, ces
« piéges perfides auxquels on ne peut
« échapper ; soyez maître de votre
« cœur, je trouverai quand il sera né-
« cessaire, le moyen de vous établir con-
« venablement à ce que vous valez. »

Le C. D. R. qui ne le cédait à personne du côté de l'ambition et de la vanité, reçut avec plaisir les conseils de son Eminence, et les regarda comme une nouvelle preuve de ses bontés. Il se retira résolu d'obéir à l'ordre que lui avait donné le Cardinal de ne rien épargner pour paraître à la Cour avec magnificence ; et bien décidé à joindre aux libéralités de son bienfaiteur, tout le bien qu'il pouvait avoir en sa possession.

Dès le lendemain le nouvel officier s'occuppa du soin de sa charge. Il fut présenté à la Reine par le Cardinal

lui-même. Anne d'Autriche ne put revoir sans émotion celui qui seul avait fait parler son cœur. Le trouble et l'agitation qui régnaient dans sa personne, donnèrent les plus grandes espérances à Richelieu, et affermirent encore la certitude qu'il avait d'un succès heureux.

Tandis que le Cardinal fomentait sourdement sa vengeance de concert avec le père Joseph; que Parisatis, la première cause de toutes ces intrigues, attendait avec impatience le jour où Monsieur devait subir la peine due à ses mépris; et que le C. D. R. attirait tous les regards par son luxe et sa prodigalité, Monsieur avait reparu à la Cour, et semblait réconcilié avec son Eminence.

Anne d'Autriche de son côté n'était point tranquille, son cœur s'enflammait de jour en jour, le trait qui le déchirait s'enfonçait de plus en plus

et ne laissait aucun espoir de guérison. Le Cardinal attentif à tout, crut après quelques jours devoir rappeller le C. D. R. auprès de lui pour lui communiquer ses volontés, et lui donner toutes les instructions nécessaires.

Le C. D. R. obéit, et se rendit chez son Eminence qui pour sonder les sentimens de son cœur, l'interrogea sur ce qu'il pensait de la Reine.

« Ce que j'en pense, s'écria vivement « le C. D. R., s'il n'y a pas trop d'or- « gueil de ma part d'arrêter ma pensée « sur une Reine aussi accomplie, je « vous répondrai, que tout ce qui « respire doit lui rendre hommage, « qu'aucun mortel ne pourrait s'em- « pêcher de l'aimer, et qu'elle mérite « de régner sur tout l'univers.

« Vous parlez, répondit le Cardinal, « en homme véritablement passionné. « Je m'apperçois que vous avez les « qualités d'un bon courtisan, et que

« vous jouez très-adroitement le rôle
« de flatteur.

« Monseigneur, répondit le C. D.
« R. un peu confus, me fera sans
« doute la grâce de ne pas me con-
« fondre avec les courtisans occupés
« bassement à célébrer des vertus et
« un mérite imaginaires. Malgré que
« la flatterie soit dominante chez tous
« les gens de Cour, je ne m'attache
« point à l'étudier ; croyez que ma
« bouche est l'interprète de mon cœur.
« Votre Eminence connait d'ailleurs
« mieux que personne les hautes qua-
« lités de la Reine, et sa majesté est
« digne d'un meilleur panégyriste
« que moi. Tout le bien que j'en puisse
« dire, est sensible pour chacun de
« ceux qui ont l'honneur d'approcher
« de sa personne : je ne fais que grossir
« la foule des heureux qui célèbrent
« ses bienfaits.

« Fort bien, répartit le Cardinal,

« je suis charmé que vous m'ayez
« ouvert votre cœur. Votre confiance
« en exige une semblable de ma part.
« Les sentimens de la Reine me sont
« connus, et selon toutes les appa-
« rences, elle n'est point ingrate envers
« vous des louanges que vous lui
« prodiguez .....

« Son Eminence veut sans doute
« jouir un instant de mon embarras,
« interrompit le C. D. R.

« Loin de moi cette pensée, reprit
« le Cardinal, je vous parle avec la
« franchise d'un ami qui ne désire
« que votre avancement. Vous devez
« savoir que souvent le mérite de-
« meure oublié. La timidité est l'obs-
« tacle le plus insurmontable dans la
« carrière de l'honneur, et souvent
« la fortune couronne l'assurance et
« l'audace. Abandonnez-vous avec sé-
« curité à mes conseils ...... osez

« tout ..... Je vous le répéte, osez
« aimer la Reine.

« Aimer la Reine ! s'écria le C. D. R.
« avec étonnement. Vous m'avez en-
« tendu, ajouta le Cardinal avec une
« douce fermeté. Le cœur d'une Reine
« est celui d'une femme, sujet aux
« passions et fait pour connaître
« l'amour. Descendez au fond du
« vôtre, et dites-moi maintenant, si
« Anne d'Autriche est digne de vous
« attacher à son char ?

Le C. D. R. resta un moment immobile. « Votre demande, dit-il, après un
« instant de réflexion, est tellement
« surprenante, que je n'ai pas assez
« de sens pour la comprendre. Sou-
« mis aux ordres de votre Eminence,
« et trop respectueux pour exiger la
« plus faible explication, je me bor-
« nerai à lui répondre avec toute la
« sincérite qu'elle exige de moi. En
« tous tems je me suis placé autant qu'il

« m'a été possible dans le rang que m'a
« assigné la nature et la naissance ;
« jamais je n'ai formé de désirs pré-
« somptueux ; mais si la providence
« qui dispose souverainement de toute
« chose, avait mis quelqu'égalité entre
« sa majesté et le chétif C. D. R., et
« qu'il lui eût plû de me rendre maître
« d'une personne aussi accomplie ;
« oui, je vous l'avoue, je me serais
« estimé le plus heureux des mortels,
« et rien n'aurait pu égaler à mes
« yeux, un semblable triomphe. »

Le Cardinal enchanté de trouver un cœur ainsi disposé à recevoir les impressions qu'il désirait lui donner, découvrit au C. D. R. les sentimens de la Reine à son égard, et ne lui en cacha aucune circonstance. Il finit par l'instruire de son projet, sans cependant lui apprendre le véritable motif de vengeance qui le faisait agir ; pour mieux le déguiser, il tira ses

motifs les plus puissans des besoins de l'état, du désir de le voir prospérer, et d'anéantir le schisme que la stérilité du mariage du Roi, pouvait faire naître après sa mort : « Enfin, lui dit-« il, si les sentimens d'Anne d'Au-« triche et les secours de vos amis « vous mettent en état de cueillir de « si beaux lauriers, j'ose espérer que « vous ne serez pas assez scrupuleux « pour refuser d'en profiter.

« Je crains bien, répondit le C. « D. R. que la dévotion de la Reine « ne soit un obstacle au succès de « cette entreprise. Vous connaissez ses « craintes religieuses; pour moi, je « suis tellement enivré du bonheur « que vous me faites espérer, que je « suis prêt à tout entreprendre pour « réussir, quand bien même je devrais « sacrifier mon existence. »

Cette manière de peindre son amour, digne en tout autre tems de la censure

du Cardinal, lui plut alors au delà de toute expression. « Sans doute, « dit-il au C. D. R la vertu et la « chasteté de la Reine sont des obsta- « cles que vous aurez à combattre. « Il ne faut cependant point vous dé- « courager; avec les secours du père « Joseph, j'applanirai toutes les dif- « ficultés. Sur toutes choses, n'oubliez « pas de vous rendre agréable à la « Reine par vos soins, vos bons ser- « vices et vos égards respectueux. Il « ne s'agit point ici d'une conquête « vulgaire : le moindre écart peut vous « perdre, et il serait difficile alors de « réparer votre faute. Je ne crois pas « nécessaire de vous recommander « la discrétion la plus sévère dans une « entreprise de cette importance. Plus « votre triomphe sera grand, moins « vous devrez ouvertement vous en « enorgueillir; tous vos soins doivent « être employés à écarter même les

« plus legers soupçons. De mon
« côté, je dissiperai par mes conseils
« les craintes et les préjugés d'Anne
« d'Autriche. »

Cette conférence fut interrompue par l'arrivée de la nièce du Cardinal. Le C. D. R. se retira ; l'excès de sa joie était tel, qu'à peine il pouvait s'imaginer marcher sur la même terre où les autres hommes sont placés. Il se croyait transporté dans un séjour délicieux, les champs Élysées et le ciel de Mahomet ne pouvaient rien lui offrir de comparable à ce qu'il éprouvait.

Jusqu'alors le Cardinal avait caché à sa nièce le grand projet qu'il méditait, et qui devait bientôt s'effectuer. Parisatis croyait la haîne de son oncle endormie ; elle venait rallumer dans son cœur le feu de la vengeance. Sa bonne fortune lui épargna une peine inutile. Son Eminence la prévint, et lui com-

muniqua tous ses transports, en lui apprenant les progrès de l'entreprise qu'il avait formée, et l'espoir qu'il avait conçu de la voir réussir.

Parisatis écouta le Cardinal avec admiration. Malgré qu'il fût question de trahir directement l'honneur de sa chère Statira, elle ne balança point à entrer dans la coalition: soit que le désir insatiable et inextinguible de vengeance eût étouffé dans son cœur tout sentiment d'amitié, soit qu'elle eût pitié de la longue abstinence de Statira et désirât y mettre un terme. Le Cardinal satisfait de trouver sa nièce dans ces agréables dispositions, crut devoir lui donner tous les conseils nécessaires pour faire tomber la Reine dans le piège qu'il tendait à sa vertu.

« Votre juste inimitié contre Mon-« sieur, lui dit-il, est un sûr garant « des soins que vous employerez pour « nous seconder. Amie de la Reine

« libre de la voir et de l'entretenir à
« chaque instant, vous devez chercher
« toutes les occasions d'embrâser son
« cœur déjà épris. Louez à propos
« l'esprit, les grâces et la galanterie
« du C. D. R. Flattez quelquefois
« l'amour-propre de votre amie,
« montrez-lui combien le C. D. R.
« met d'empressement à lui plaire.
« Ce dernier moyen, quoique le
« meilleur aiguillon pour enflammer
« l'imagination de la Reine, ne doit
« être employé qu'avec ménagement :
« du reste, je m'en rapporte à votre
« intelligence, et compte entièrement
« sur vous ».

Parisatis n'avait aucunement besoin d'encouragement pour remplir avec prudence l'emploi qui lui était donné, et favoriser l'exécution des projets de vengeance de son oncle. Il ne se passait pas un seul jour sans qu'elle fît observer à la Reine quelque chose

d'avantageux dans la personne du C. D. R. Elle faisait valoir avec toute l'adresse dont elle était capable, les services, les assiduités de ce jeune gentilhomme, parlait avec enthousiasme de ses connaissances, de ses voyages; enfin elle agit de manière qu'Anne d'Autriche désira entendre le C. D. R. faire lui-même le récit de ses aventures en Italie et en Allemagne, et autres royaumes qu'il avait parcourus.

Le C. D. R. encouragé, excité par un violent désir de plaire à la Reine, racontait l'histoire de ses voyages avec une éloquence qu'Anne d'Autriche ne se lassait point d'admirer. Toujours prêt à saisir les occasions favorables, il profitait des moindres circonstances pour établir des comparaisons entre les Cours étrangères et celle de France, comparaisons où la Reine avait sans cesse l'avantage.

Anne d'Autriche malgré sa vertu, commençait à fléchir. Le feu secret qui la consumait devenait de jour en jour plus violent, et le C. D. R. grâces aux soins de Parisatis, ayant obtenu libre accès auprès d'elle, achevait d'égarer sa raison, par tout ce que l'amour peut suggérer en de telles occurences.

Richelieu, auquel une politique profonde ne laissait rien échapper, cherchait à couvrir la haîne qui le faisait agir, sous les plus beaux déhors d'indulgence et de générosité.

Monsieur, comme on l'a vu plus haut, était revenu à la Cour. Le Cardinal avait lui-même sollicité son rappel. Il semblait avoir oublié l'insulte qu'il en avait reçu, et parut lui rendre tous les honneurs et les respects dus à son rang.

Cette conduite extraordinaire ne tarda pas à se répandre. Tout le monde s'étonna que Monsieur eût obtenu si

facilement une grâce qu'il n'avait pas même demandée, et que le Cardinal n'eût exigé de sa part aucune soumission. En effet l'orage avait paru d'abord s'élever avec tant d'impétuosité, qu'il avait fait attendre un éclat terrible, et ne permettait pas de supposer un calme aussi profond que celui dont son Éminence paraissait jouir. Les amis de Richelieu se répandirent en éloges pompeux sur cet oubli formel de son injure, célébrèrent sa vertu et sa modération, et parvinrent à faire généralement penser que ce ministre avait entièrement renoncé à la vengeance dont son pouvoir sans bornes lui facilitait l'exécution.

La Reine elle-même, crut cette renonciation sincère, et en félicita le Cardinal. Son cœur cependant n'était point tranquille, elle se voyait près de succomber, et elle courut chercher un appui auprès du père Joseph. Elle

lui peignit les sentimens que le C. D. R. avait fait naitre dans son âme, l'impossibilité où elle se trouvait d'écarter loin d'elle les profanes désirs qui la consumaient, et finit par lui demander des conseils. Le père Joseph, s'il eût été tems de parler, aurait sans doute fait une vertu de la faiblesse dont Anne d'Autriche se plaignait; mais il concentra sagement sa façon de penser, blama le faible de sa pénitente, et la réprimanda si légèrement que la Reine, à juger de sa faute par la douceur de sa pénitence, devait croire son penchant vers le C. D. R. beaucoup moins terrible que les frayeurs de sa conscience le lui avaient représenté.

Le Capucin fier de la confidence de la Reine, courut porter ces bonnes nouvelles au Cardinal. Il lui raconta d'un bout à l'autre la confession qu'il venait d'entendre. « Il n'y a pas un ins-

« tant à perdre, lui dit-il, pour porter
« le dernier coup. La Reine ne résiste
« plus qu'avec peine à la passion
« que le C. D. R. lui a inspirée.
« Jamais je n'ai été en état de la juger
« comme aujourd'hui. Son trouble,
« son repentir, tout annonçait en elle
« la vertu obligée de céder à l'im-
« pulsion de l'amour. Ne lui donnons
« pas le tems de réfléchir, et que nos
« conseils, en rassurant sa pudeur
« chancelante, la conduisent au but
« vers lequel son cœur la dirige. »

L'avis du père Joseph était sage. Le Cardinal donna à son confident les éloges les plus flatteurs, et convint avec lui de demander à la Reine une audience secrète, dans laquelle, sous les prétextes spécieux de la religion et des besoins de l'état, on l'amenerait à traiter favorablement le C. D. R.

Cette audience, telle qu'elle pouvait être désirée, fut aussitôt obtenue que

demandée. Dans l'état allarmant de sa conscience, la Reine ne pouvait rien refuser à des personnages aussi importans que le Cardinal et le père Joseph. Tous deux se rendirent à l'heure fixée chez Anne d'Autriche qui les attendait avec recueillement, espérant en recevoir des conseils salutaires. Le Cardinal, avec une gravité conforme au motif qui l'amenait, porta le premier la parole : il s'étendit d'abord sur les causes les plus ordinaires de la prospérité et du bonheur des empires. « Votre « Majesté, dit-il avec un ton religieux, « remarquera d'après la connaissance « qu'elle peut avoir de l'histoire, que « les princes et les Rois ne sont heu- « reux, qu'autant que la providence « daigne bénir leur union et leur accor- « der des héritiers pour leur succéder. « Leur puissance ne peut s'affermir s'ils « n'ont pas l'espoir de la transmettre « à leur postérité. Dès l'instant où cet « espoir leur est enlevé, le sceptre

« chancelle entre leurs mains, ils
« deviennent esclaves des intriguans
« et des factieux qui partagent de
« leur vivant, leur trône et leur em-
« pire. La France vous offre un exem-
« ple frappant de cette réflexion ef-
« frayante. Examinez à combien de
« malheurs votre Majesté est réservée
« n'ayant point d'enfans de son ma-
« riage ; le peuple entier attend dans
« l'affliction le résultat de cette mal-
« heureuse stérilité. Monsieur aspire
« à l'époque qui le rendra possesseur
« de votre puissance, après la mort
« du Roi votre époux : quel soutien
« vous restera-t-il ? Privée d'un fils,
« premier appui que la nature ac-
« corde à une mère, vous fléchirez
« sous le despotisme d'un beau-frère
« impudent et méprisable sous tous
« les rapports .... Ah ! si votre
« Majesté pouvait descendre dans nos
« cœurs et y découvrir nos véritables
« sentimens, elle apprendrait que nos

« prières et nos vœux ne s'élèvent vers
« le ciel, que pour implorer de sa
« puissance suprême la fécondité d'une
« Reine chérie de ses sujets, à laquelle
« il ne manque que ce bonheur, pour
« élever au dernier degré l'amour que
« tous les Français ont pour elle. »

La Reine qui ne concevait pas le motif secret de ce discours pathétique, répondit modestement au Cardinal qu'elle lui savait bon gré des pieux souhaits qu'il formait pour elle et pour son peuple ; mais que dès l'instant où la volonté de Dieu en avait autrement ordonné, il fallait bien s'y soumettre ; qu'il devait cesser de faire des vœux inutiles, puisque la providence avait fait connaître qu'ils ne seraient point exaucés.

« Qu'ils ne seraient point exaucés !
« s'écria le Capucin. Dieu vous garde
« madame, d'une semblable pensée.
« Sa main bienfaisante suspend quel-

« quefois les effets de sa bonté pater-
« nelle, mais n'en prive pas pour cela
« l'homme vertueux qui l'implore. La
« sage providence ne s'est pas tellement
« réservée le soin du genre humain,
« qu'elle n'ait laissé aux mortels quel-
« ques démarches à faire pour leur
« bonheur. Si votre Majesté daignait
« du haut de son trône jeter un regard
« favorable sur la France entière, nous
« verrions bientôt disparaître tout sujet
« d'afliction et de crainte. Les Fran-
« çais incertains de leur sort, n'ont
« que trop de raison de s'attrister. En
« de si douloureuses circonstances,
« nous qui sommes vos humbles ser-
« viteurs, et qui par la faveur que vous
« voulez bien nous accorder, avons
« l'honneur d'approcher plus près que
« vos autres sujets, de votre auguste
« personne, nous ressentons encore
« plus vivement la perte du royaume,
« qui languit déjà depuis trop long-

« tems. Eh ! comment n'être pas pé-
« nétré d'une juste douleur en consi-
« dérant d'avance les suites d'un
« malheur aussi redoutable que celui
« dont nous sommes ménacés! Tandis
« qu'aux pieds des autels, nous im-
« plorions, Monseigneur le Cardinal
« et moi, la divine bonté du tout
« puissant : sa voix s'est fait entendre,
« et nous vous apportons la volonté
« du très-haut. Oui, nous sommes
« envoyés vers vous par le Dieu que
« vous adorez, afin de vous rendre sen-
« sible aux cris d'une nation allarmée,
« et de vous émouvoir en sa faveur; afin
« dis-je, de vous engager à prendre pour
« la France, un soin vraiment mater-
« nel, qui puisse enfin relever sa
« grandeur, et affermir son re-
« pos, sa gloire et sa tranquilité,
« jusqu'à la fin des siècles.

« Oui madame, ajouta son Emi-
« nence, c'est en vertu de l'autorité

« divine que nous venons exiger
« de votre majesté la plus grande
« attention aux fidèles et sincères
« remontrances, que nous prenons la
« liberté de vous faire en qualité de
« ministres de la vérité, et comme
« envoyés vers votre Majesté par le
« Roi des Rois. Ah! madame, si les
« fleurs de lys fanées sur leur tige
« souffrante, si les armes de tout un
« peuple et la gloire d'un empire qui
« tombe en décadence pouvaient exci-
« ter votre compassion et vous atten-
« drir en notre faveur, le ciel pourrait
« encore faire naître dans votre au-
« guste sein, le bienheureux fruit qui
« fait l'objet de nos souhaits et qui
« serait un jour l'ornement et l'honneur
« du trône sur lequel vous régnez
« aujourd'hui. Oui, si j'en crois l'es-
« prit prophétique qui m'inspire, cet
« héritier que nous attendons régnera
« sur la terre comme un héros, et bril-

« lera dans le ciel comme un saint.
« Mais, ô misère! misère incompré-
« hensible! Pour obtenir ces précieux
« avantages, nous sommes contraints
« de renoncer à la source royale! ô
« trop infortuné Louis!... Madame,
« pardonnez à votre serviteur ces
« exclamations que m'arrache un saint
« zèle. Considérez la gloire de la
« première des nations entiérement
« obscurcie; voyez la couronne que
« vous illustrez par vos vertus, passer
« après vous en des mains profanes
« et sacriléges ... Vous seule pouvez
« nous sauver d'un barbare pour le-
« quel aucuns droits ne sont sacrés;
« vous seule pouvez rendre à la France
« son ancien éclat .... Votre indiffé-
« rence peut la plonger dans un cahos
« éternel ..... La terre privée de la
« lumière du soleil emprunte le se-
« cours de l'astre des nuits ....
« Pourquoi trembleriez-vous de re-

« courir à une source étrangère pour
« nous rendre le bonheur? N'allez pas,
« emportée par un faux zèle, vous
« faire un fantôme effroyable de mes
« paroles. Je viens à vous, comme un
« ministre de lumière, et non comme
« un esprit de ténèbres; je viens pré-
« senter à votre majesté, non les
« feux dévorans de l'enfer, mais la
« céleste joie du paradis. Et si, pour
« répondre à vos scrupules, il me faut
« descendre à des comparaisons in-
« dignes de mon ministère, je vais
« examiner avec vous ce qu'est en
« lui-même l'adultère, le plus terrible
« de tous les péchés. Sans doute l'é-
« pouse infidèle, qui souille la couche
« nuptiale, en dépouillant son époux
« des droits les plus sacrés, est vrai-
« ment coupable, elle est réprouvée par
« le tout puissant: mais cette faute hor-
« rible ne tache en aucune manière
« la conduite de votre majesté. Vous

« ne portez aucune atteinte aux droits
« d'un époux, qui n'en n'ayant pu
« acquérir aucun, ne peut craindre
« d'en être privé. On ne saurrait perdre
« un bien que l'on n'a jamais possédé.

« Quels que sacrés, quels qu'in-
« violables que soient à vos yeux le
« mariage et les liens qui le forment,
« ce ne sont pas seulement les saintes
« paroles prononcées aux pieds des
« autels qui en serrent les nœuds et
« les rendent indissolubles, c'est prin-
« cipalement la consommation du
« mariage. Or, si quelque défaut per-
« sonnel, si quelque cause secrette
« rendent cette consommation impos-
« sible, si ce défaut de puissance est
« pleinement reconnu, ce mariage
« est plutôt une prévarication invo-
« lontaire qu'un véritable sacrement,
« et les engagemens formés à cet égard,
« sont d'eux-mêmes tellement inva-
« dides, qu'ils sont déclarés nuls par

« la loi et par la justice. Ah! si les
« vœux, les prières, les oblations et
« les sacrifices les plus pieux, pou-
« vaient obtenir de Louis un héritier
« qui releva ce royaume chance-
« lant, cette proposition alors aussi
« impure qu'elle est juste aujourd'hui,
« me ferait frémir; et l'horreur que
« m'inspirerait une pareille pensée,
« m'obligerait à courber honteusement
« le front vers la terre; mais puisque
« l'infortune de votre époux ne nous
« permet plus d'attendre de votre union
« le rejeton illustre auquel nous
« aspirons, quels seraient vos torts
« envers lui? Dites-moi, je vous en
« conjure, où serait la violation de
« vos sermens et de vos engagemens?
« Quel serait le crime de la vertueuse
« Anne d'Autriche! Surtout dans un
« moment où la providence vous parle
« par la voix de ses ministres. Ce que
« peuvent les lois humaines, à plus

« forte raison les lois divines peuvent-
« elles l'accorder! Si vous cédiez à
« ce vain honneur du monde, à ce
« méprisable plaisir des sens qui ne
« tend qu'à nous abuser nous-même,
« sans doute vous seriez condamnable;
« mais vous ne cédez qu'à la volonté
« puissante d'un Dieu, maître de régir
« et de gouverner les faibles cœurs
« des mortels. Dieu pourrait-il com-
« mander un crime! Remontez un
« instant à l'origine du monde et vos
« scrupules, s'il vous en reste en-
« core, vont s'évanouir. Comment le
« genre humain a-t-il propagé sur la
« terre? Comment a-t-il pris son pre-
« mier accroissement? — N'est-ce
« point par les embrassemens inces-
« tueux du frère et de la sœur, quel-
« quefois même du père et de la fille.
« Dieu par sa puissance infinie, ne
« pouvait-il pas augmenter par d'au-
« tres moyens, le nombre des mor-

« tels, si son incompréhensible sagesse
« l'eût jugé nécessaire ? Mais il a voulu
« en agissant ainsi, que la première
« loi qu'il donna et qu'il condamna
« par la suite, servît de pierre fon-
« damentale à ce superbe édifice, à
« la génération des hommes; et par
« cet exemple annoncer à la terre, que
« sa seule volonté peut quelquefois
« rendre légitime ce qu'il avait marqué
« du sceau de la réprobation. S'il en a
« été ainsi pour le bien général du
« genre humain, sera-ce donc un
« crime capital que de se conduire
« pareillement pour le bien de tout
« un État, surtout dans les circons-
« tances présentes, lorsqu'il n'y a
« point de loi violée, point de droit
« usurpé, ni aucun commandement
« d'enfreint.......... Ah! madame,
« pouvez-vous ignorer que l'intention
« seule fait le péché? Sera-ce une
« action coupable de sacrifier un ins-

« tant la vertu à un léger penchant,
« pour le salut de tout un Empire ?
« Peut-être vous faites-vous quelques
« reproches à l'égard de ceux qui
« après vous, prétendent à la couronne;
« Peut-être votre délicatesse va-t-elle
« jusqu'à vous croire coupable, en
« les privant du trône ? Cessez de vous
« troubler par de pareilles réflexions ;
« examinez seulement dans une
« infinité d'exemples, la politique des
« États. Considérez combien d'Empe-
« reurs Romains, pour assurer le
« repos de l'Empire, ont adopté d'en-
« fans qu'ils ont revêtus de la pourpre
« impériale. Ces enfans, quoiqu'é-
« trangers à la famille, succédaient ce-
« pendant à leurs pères adoptifs, au
« préjudice de ceux que la consan-
« guinité la plus proche, appelait au
« trône. Si les Romains, ces grands
« et sévères observateurs de la morale,
« ont reconnu que la famille peut

« être légitimement exclue, combien
« paraît-il plus juste que la couronne
« de France fasse une semblable adop-
« tion, puisque bien loin d'être une
« adoption étrangère, elle sortira
« d'une moitié du trône, et y portera
« après vous, le sang de l'illustre
« Anne d'Autriche ».

Le Cardinal cessa de parler : —
« Permettez-moi, madame, reprit le
« père Capucin, de rendre justice
« son Eminence. L'esprit prophétique
« habite véritablement dans son cœur ;
« vous me voyez moi-même admirer
« avec recueillement les divines vé-
« rités que sa bouche vient de faire
« entendre ; avec quelle sagesse, quel
« désintéressement cet homme saint
« vous a apporté les ordres du Dieu
« tout puissant ! Aucun esprit de ven-
« geance n'a paru dans son discours ;
« tous ses vœux ont été pour la gloire
« des Français et de votre auguste

« personne. Ah ! sans doute celui qui « pardonne avec tant de générosité, « méritait bien que l'éternel fit con- « naître par lui, sa volonté à la plus « illustre Reine de l'univers.

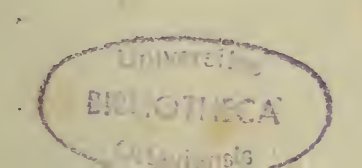
« Ah ! loin de moi, poursuivit le « Cardinal, toute abominable pensée « de vengeance ! J'ai donné à votre « Majesté un conseil que son cœur « lui a certainement donné avant moi ; « et s'il me fallait comparaître à l'ins- « tant même devant le tribunal céleste, « pour y répondre de l'intégrité de « mes intentions, je sortirais glo- « rieusement de cet examen : car le « juge équitable à qui rien ne peut être « caché, sait que votre ange gardien « ne pourrait veiller sur vous avec « plus de soin et de vigilance que je le « fais moi-même, ni vous diriger « avec plus de tendresse. Que mille « royaumes périssent plutôt que d'or- « donner à la vertueuse Anne d'Au-

« triche une action criminelle ! Riche-
« lieu trahirait votre Masjesté !
« L'épouse de son Roi ! son auguste
« maîtresse ! Cette horrible pensée me
« fait frémir. Madame, je le prononce
« pour la dernière fois, je vous ai
« donné un conseil juste, et je vous
« commande au nom de votre Dieu
« de le suivre avec soumission : c'est
« vous dire assez que Richelieu, fort
« de l'assistance du très-haut, répondra
« pour vous de cette démarche au jour
« du jugement. »

La Reine, qui jusqu'alors n'avait pas dit une seule parole, voulant donner une ample carrière à ces pieux combattans, ne put se contenir davantage : et s'écria avec un ton religieux : « Ciel !
« où me cacherai-je ? Eh ! comment
« pourrai-je revoir la lumière ? Bon
« Dieu ! est-il possible que deux éclé-
« siastiques aussi vénérables que vous
« l'êtes, et qui font profession d'être

« bon chrétiens, aient osé me faire de
« semblables propositions ! Non mon-
« sieur le Cardinal, je n'entrerai pas
« en discution sur le pompeux étalage
« de vos pieuses réflexions, je ne vous
« ferai aucune querelle à cet égard ;
« je suis trop faible, et mes lumières
« sont trop bornées pour faire le
« casuiste avec un aussi savant prélat ;
« mais en vous répondant à ma ma-
« nière, je ne craindrai pas de vous
« dire hautement, que si vous aviez été
« bon juge de cet honneur mondain,
« dont vous venez de me parler si
« pathétiquement, vous vous seriez
« plutôt arraché la langue, que d'oser
« proposer à Anne d'Autriche une
« action aussi abominable. »

Le Cardinal étonné d'une pareille réponse, allait répliquer, lorsque la Reine lui imposa silence. « Fi ! fi ! lui
« dit-elle, vous devriez rougir de
« honte ! Cessez de me représenter un



« Dieu facile à pardonner une action « que je ne me pardonnerais pas à « moi-même, et terminez vos inutiles « et méchantes sollicitations. Vous « vous êtes abusé d'une vaine es- « pérance en comptant sur ma fai- « blesse, apprenez qu'il serait plus « facile d'ébranler les fondemens de « la terre, qu'il le serait d'ébranler « ma vertu. »

Vainement le Cardinal et le père Joseph essayèrent d'adoucir la Reine et de l'amener à leur opinion. Anne d'Autriche usant de son autorité, leur imposa silence une seconde fois, et leur défendit avec une sévérité qu'on lisait dans ses regards, et qui jamais auparavant n'avait altéré la douceur de son naturel, de ne jamais reparaître devant elle pour lui débiter de semblables impertinences. Elle sortit brusquement de son cabinet, et par ses gestes fit entendre aux deux saints

personnages que bien loin de vouloir s'entretenir avec eux, elle desirait au contraire éviter leurs discours infâmes et fuir l'air impur que ces deux démons respiraient.

Le Cardinal et le Capucin qui avaient compté sur l'efficacité de leurs saintes paroles, se retirèrent fort déconcertés. Ils se plaignirent amérement de la ridicule opiniatreté de la Reine. Cependant malgré l'humiliation de leur retraite. ils résolurent de réunir tous leurs efforts, et de donner un nouvel assaut à cette vertu que rien ne pouvait ébranler.

Le père Joseph, chez lequel l'esprit de malice abondait sans cesse, proposa le premier un expédient qui semblait devoir lui assurer une victoire complette. « Puisque cette sainte en-
« têtée, dit-il au Cardinal, ne veut pas
« écouter nos conseils, qu'elle est
« sourde à la voix de Dieu qui lui

« parle par votre bouche, cessons d'en
« agir avec elle en ministres du tout-
« puissant, et comportons-nous en
« hommes ; peu importe les moyens
« qui seront employés, pourvu que
« nous arrivions à une heureuse con-
« clusion. Je serais d'avis qu'on lui
« donnât une *potion amoureuse;* l'effet
« de ce breuvage, joint à l'amour qu'elle
« éprouve pour le C. D. R. agirait
« plus que tous nos conseils et nos
« supplications.

Cet avis, quelque sûr qu'il put paraître, ne fut heureusement pas goûté par le Cardinal. Voici les raisons qu'il en allégua : « Supposons, dit-il, que ce
« moyen soit pratiquable, le breu-
« vage ne peut toujours opérer, qu'en
« vertu du poison qui le compose :
« Or, il est constant que la chaleur
« excessive que causera nécessaire-
« ment à la Reine, un fervent aussi peu
« naturel, ne lui sera pas moins préjudi-

« ciable, que l'a été jusqu'ici pour elle,
« la trop grande froideur de son époux.
« Nous n'en devons donc rien espérer.
« Malgré que je sois ignorant sur bien
« des choses, je suis cependant, grâce
« à Dieu, un peu naturaliste, et je sais
« parfaitement que le cours de la gé-
« nération doit suivre la marche que
« lui a tracé la nature, sans gêne et sans
« contrainte : on ne peut attendre d'un
« torrent impétueux qu'une inonda-
« tion sans fruit. Ce serait d'ailleurs
« bâtir sur des bases bien peu solides ;
« puisque l'amour forcé, dégénère
« bientôt en haine, et qu'enfin le
« charme du breuvage cessant, et fai-
« sant cesser en même tems toutes
« passions surnaturelles, il serait à
« craindre que l'édifice ne tombât en
« ruine avant qu'on ait pû le porter
« à sa perfection.

« Je me rends, répondit le révé-
« rend père, mais, monseigneur,

« que direz-vous d'une pensée que
« vos réflexions viennent de faire
« naître en moi. Il est certain que la
« Reine aime le C. D. R., elle me l'a
« avoué au pieds des saints autels, je
« ne puis douter aujourd'hui de ses
« sentimens. Je pense qu'il serait
« nécessaire de la faire passer entre
« les bras du C. D. R., et pour
« cela jouer de finesse, et de profiter
« d'une occasion favorable où elle
« ne serait pas sur ses gardes. Consi-
« dérez, monseigneur, que cette inno-
« cente créature étant vierge, ne se
« fait aucune idée d'une félicité qu'elle
« a méconnue jusqu'à cette heure.
« L'expérience du bonheur peut seule
« faire naitre dans son cœur le désir
« et le feu de l'amour. Toutes les diffi-
« cultés que sa froide vertu nous op-
« pose, sont l'effet de son ignorance,
« et disparaîtront bientôt, quand elle
« saura apprécier le plus grand des

« biens. J'avoue qu'une telle surprise
« pourra l'irriter dans le premier mo-
« ment, mais l'attrait du plaisir fera
« succéder dans le cœur de cette ves-
« tale, tous les feux de l'amour à
« ceux de la colère. »

Le Cardinal ne put s'empêcher d'applaudir au raisonnement du Capucin.
« Je crois, répondit-il, que ce moyen
« est véritablement le seul que nous
« puissions employer aujourd'hui.
« Nous ne devons plus rien espérer
« de nos conseils. Anne d'Autriche
« ne nous regardera désormais que
« comme des impies et des monstres
« qui ont cherché à abuser de sa
« confiance et de sa faiblesse. Ainsi,
« dès lors que les routes ordinaires
« et faciles nous sont fermées, nous
« sommes autorisés à nous servir d'une
« espèce de violence pour donner un
« héritier au pauvre Louis. Nous ne
« pouvons cependant point agir seuls

« dans une semblable circonstance.
« Comment rencontrer le moment
« unique qu'il est besoin de saisir
« avec tant d'adresse. Une fois échap-
« pée, l'occasion ne renaîtra peut-
« être jamais: et nous serons perdus
« sans ressource dans l'esprit de la
« Reine.

« Quoi! s'écria le père Joseph,
« vous craignez d'échouer dans un
« semblable projet, quand vous avez
« auprès de la Reine un Ange tuté-
« laire, prêt à tout employer pour
« vous. Parisatis, peut seule nous
« faire triompher : la confiance
« qu'Anne d'Autriche met en elle, l'a-
« mitié de cette Reine pour votre
« nièce, tout nous assure du succès.
« Vous n'avez rien à redouter du
« côté du C. D. R. Il tient à trop
« grand honneur toutes nos démar-
« ches, pour ne point les favoriser,
« et refuser de tout entreprendre, à

« l'effet de nous seconder. Anne d'Au-
« triche est retenue sur les bords du
« précipice par une fausse pudeur.
« Cette pudeur une fois détruite, elle
« s'abandonnera sans réserve aux sen-
« timens que l'amour lui a inspirés,
« et vous serez vengé......... Et vous
« aurez la douce satisfaction d'avoir
« puni votre orgueilleux ennemi, en
« consolidant la monarchie Française
« et la gloire de la nation. »

Richelieu sourit à cette exclamation, et s'abandonna volontiers aux conseils du père Joseph. « Vous avez pro-
« noncé son sort, lui dit-il; Anne
« d'Autriche ne résistera pas plus
« long-tems; tous les chemins qui
« conduisent à la vengeance vont
« m'être ouverts. » A ces mots, il quitta son cher confident, et se rendit chez Parisatis: Il la trouva instruite de la réception que la Reine leur avait faite. Anne d'Autriche était venue

en se lamentant, déposer son indignation dans le cœur de son amie.

Parisatis en parla la premiere au Cardinal. Elle lui peignit les transports de Statira. « Vainement, dit-« elle, j'ai cherché à la rassurer, elle « n'a point voulu m'entendre...... — « Ce sont des monstres! s'écriait-elle, « jamais je ne pourrai supporter leur « présence ! — Vous pensez bien, « que malgré la peine que de sembla-« bles exclamations pouvaient me « faire éprouver, je me gardai de « contredire son opinion. Elle m'au-« rait soupçonnée d'être d'accord avec « vous, et j'aurais encouru son ini-« mitié..... Mais vous ne répondez « rien........ Auriez-vous perdu toute « espérances ?......... N'est-il pas « d'autre moyen que vous puissiez « employer avec plus de fruit ?

« Malgré l'étonnement dans lequel « nous a laissé la brusque sortie de

« la Reine, répondit le Cardinal,
« nous ne nous avouons pas vaincus !

« Auriez-vous déjà conçu un autre
« plan, interrompit Parisatis ?.........
« Le bonheur va m'être rendu !.......
« Je tremblais que la crainte de suc-
« comber une seconde fois, vous eût
« entièrement fait perdre courage.

« Ce n'est-là qu'un léger échec,
« reprit de nouveau son Eminence,
« et votre oncle ne se désespère pas
« pour un aussi faible contre-tems.
« Oui, nous avons imaginé un moyen
« beaucoup plus sûr que le premier,
« et dans lequel il est impossible de
« ne point réussir, pourvu que vous
« daigniez cependant nous aider dans
« cette grande entreprise. J'ose dire
« même, que vous y jouerez le prin-
« cipal rôle, et que nous vous devrons
« notre triomphe. «

Parisatis ne se possédait plus. Jouer le premier rôle dans une pareille en-

treprise! Se venger de ses propres mains! C'était pour elle le comble de la félicité. Elle promit, sans balancer un instant, d'unir tout son pouvoir à celui de son oncle, et de tout sacrifier à l'intérêt commun.

« Je ne pouvais m'attendre à plus
« de soumission de votre part, lui
« répondit le Cardinal, en l'embras-
« sant, sachez donc que notre dessein
« est de faciliter au C. D. R. un accès
« auprès de la Reine, tel, qu'il puisse
« la mettre enfin en état de ne plus
« résister à son amour. Pensez-vous
« que ce mode soit praticable ?

« Oui, certainement, repartit Pari-
« satis, les sentimens de la Reine
« rendront d'ailleurs l'éxécution de
« ce projet plus facile qu'on ne pouvait
« d'abord l'imaginer. Malgré sa co-
« lère, dans l'instant où elle me rendit
« compte de vos conseils, il ne lui
« est échappé aucune plainte contre

« le C. D. R. Ce silence à son égard,
« prouve combien la passion qui la
« domine est puissante. Mon dé-
« vouement répondra à la confiance
« que vous avez mise en moi, et j'ose
« me flatter que le succès le plus
« complet, couronnera mes efforts. »

Le Cardinal avait trop de confiance en sa nièce, pour douter de l'heureux événement qu'elle lui présageait. Il la quitta avec une tranquillité qu'il était loin d'éprouver, à son arrivée chez elle.

Le soir du même jour, le C. D. R. se rendit chez son Eminence, qui l'avait mandé à dessein de l'instruire de la conduite qu'il devait tenir dans les circonstances présentes. Il promit au Cardinal de remplir exactement tout ce qui lui serait prescrit, et de risquer son existence même, pour servir son bienfaiteur et mériter l'amitié qu'il lui avait accordée.

Richelieu sûr de tous ses personnages, congédia son protégé, après lui avoir recommandé de se tenir prêt pour attaquer à la première occasion favorable.

Parisatis travaillait avec ardeur à remplir la promesse qu'elle avait faite à son oncle. Quelques jours s'étaient écoulés sans que sa pensée se fut arrêtée sur un point fixe. Anne d'Autriche devenue mélancolique depuis son entrevue avec le Cardinal et le père Joseph, semblait cacher à sa confidente le poids qui l'accablait. De plus en plus éprise du C. D. R., elle trainait tristement ses fers ne sachant plus à qui demander des conseils; son confesseur et le directeur de sa conscience l'avaient trahie si ouvertement, qu'elle redoutait même Parisatis. Cette dernière avait sans peine remarqué ce changement; loin de s'en effrayer, elle en tira un augure favorable,

et attribua la mélancolie de la Reine au feu qui la consumait.

Son imagination cependant s'échauffant de plus en plus, elle crut avoir enfin trouvé le moyen de faire naître le moment précieux auquel son oncle aspirait

Un matin, Anne d'Autriche, plus calme et plus gaie que de coutume, lui témoignait tous les sentimens d'amitié que son cœur éprouvait pour elle, et paraissait avoir oublié les démarches du Cardinal et du père Joseph. Parisatis saisit cette occasion pour faire tomber son amie dans le piège qu'elle lui avait préparé. Affectant en conséquence un air rêveur, elle montrait peu d'attention au discours de la Reine, et répondait en soupirant aux marques d'amitié qu'elle lui donnait.

Anne d'Autriche surprise de la tristesse de sa favorite, en qui la gaîté était une des premières qualités, lui en demanda la cause.

« Ma chère Parisatis, lui dit-elle,
« quand vous me voyez oublier près
« de vous tous les chagrins que m'ont
« causés des conseils perfides et un
« sentiment involontaire, vous prenez
« plaisir à vous rappeler des traverses
« bien légères, en comparaison des
« tourmens que votre Statira éprouve
« chaque jour. Ne cesserez-vous ja-
« mais de penser à un homme plus
« digne de vos mépris que de vos
« regrets......... Abandonnez-vous à
« l'espoir flatteur que vous offrent mon
« amitié et la fortune, et.........

« Statira juge bien mal de mon
« cœur, interrompit en soupirant,
« Parisatis, puisqu'elle attribue la
« rêverie profonde dans laquelle elle
« me voit plongée, à un autre sen-
« timent que celui de la haîne et de l'in-
« dignation.......... Loin de moi des
« regrets honteux........... J'ai appris
« auprès de vous, à supporter avec

« fermeté tous les revers de la for-
« tune, et je les éprouverai tous dé-
« sormais sans me plaindre. Oui,
« l'amitié de Statira me console de
« toutes les pertes que je puis faire.....
« Mais les nouveaux attentats d'un
« monstre, envers lequel je n'eus
« d'autre tort que celui d'être ver-
« tueuse, ont troublé cette tranquillité
« que vos conseils et vos soins géné-
« reux avaient rétablie dans mon ame.

« Un orage nouveau viendrait-il
« fondre sur vous, répondit la Reine?
« La fortune a-t-elle encore trouvé
« le moyen de vous atteindre, et
« l'envie cherche-t-elle à répandre une
« seconde fois son venin sur ce que
« la terre offre de plus parfait?

« Vous frémirez, reprit Parisatis,
« quand vous saurez toutes les mé-
« chancetés dont Monsieur est ca-
« pable. Irrité de me voir depuis
« long-tems résister à tous les traits

« de la calomnie, son cœur endurci « dans la débauche lui a inspiré un « moyen plus sûr de me perdre ... « Ma bouche se refuse à prononcer un « semblable procédé ... Le monstre ! « il a séduit une de mes femmes, et « à l'aide de cette perfidie, doit s'in- « troduire cette nuit même dans la « chambre de votre Parisatis. .....

« Est-il possible, s'écria la Reine ? « Monsieur aurait conçu un dessein « aussi abominable ! ...... Mon es- « prit se refuse à le croire .... « Comment ... porter ses démarches « sacriléges jusques chez l'épouse de « son Roi ! (*) Une audace pareille ne « saurait rester impunie ! ... Ma chère « Parisatis, après la générosité du « Cardinal, oser vous attaquer aussi « cruellement ! Je l'avoue, j'étais loin

(*) Anne d'Autriche avait donné à Parisatis un appartement contigu au sien. Un seul mur les séparait. (*Note de l'auteur*).

« de soupçonner qu'il eût un cœur
« assez corrompu pour mépriser à la
« fois, ce qu'il doit à la reconnaissance,
« à votre vertu, à moi-même ......
« Le ciel veut vous venger de toutes
« ses calomnies, et vous donne au-
« jourd'hui les moyens de punir le
« barbare qui vous outrage en le pré-
« cipitant dans l'abîme qu'il a creusé
« sous vos pas. Malgré sa témérité,
« il n'osera sans doute pas encore
« employer la violence envers vous ..
« Vous êtes sur vos gardes, il ne tient
« qu'à vous de prévenir ses lâches
« complots en le faisant surprendre
« cette nuit même, à l'instant où il
« portera un pied téméraire dans votre
« appartement.

« Si tout le monde avait votre vertu,
« répondit Parisatis, je ne balance-
« rais pas un instant à suivre votre
« conseil; mais que penserait-on de
« Parisatis, si l'on apprenait que Mon-

« sieur ait été surpris de nuit chez
« moi ? Toujours disposé à s'abuser
« et à juger mal du plus faible, on
« ferait retomber sur moi seule, la
« honte d'une pareille surprise. Quel
« tort pourrait faire à un prince du
« sang, l'accusation d'une pauvre fille
« qui n'a d'autre mérite que vos
« bontés ? Le Crédit de Monsieur
« l'emporterait toujours sur une aussi
« faible accusatrice que moi : car
« puisqu'il a été assez noir, assez
« criminel pour tramer contre moi
« la plus infâme trahison, il ne rou-
« girait pas de me décrier malgré mon
« innocence; et d'attribuer au hasard
« la découverte de ses intrigues, en
« me faisantpasser pour les avoir pro-
« tégées. Loin de le punir, cette ven-
« geance ne ferait qu'accroître son
« audace.

« Ne comptez-vous pour rien, ré-
« pliqua la Reine, mon crédit auprès

« du Roi, pensez-vous que celui de « Monsieur soit plus puissant ? Le « crime une fois découvert, perd sa « témérité .... Votre lâche « ennemi sera forcé de réparer ses « torts .... et si j'augure bien de cet « événement, sa main deviendra le « prix de votre vertu. »

Parisatis fit entendre à la Reine, que malgré tout son désir de se soumettre à ses conseils, elle ne consentirait jamais à coucher dans une chambre qu'elle savait devoir être souillée par l'entreprise d'un homme aussi débauché que l'était Monsieur. Elle lui peignit l'embarras où elle se trouverait en présence d'un libertin prêt à tout entreprendre pour assouvir ses passions .... « Je dois renoncer à tout « espoir de vengeance, ajouta-t-elle « en soupirant, et me borner à éviter « autant qu'il sera en mon pouvoir, « ses intrigues et ses perfidies.

« Il n'en sera pas ainsi, lui dit
« Anne d'Autriche en l'embrassant,
« mon amitié ne restera pas immobile
« quand on conspire si ouvertement
« contre vous. Je prendrai votre place,
« J'attendrai votre ennemi, et par ce
« moyen votre honneur sera en sû-
« reté, et votre vengeance assurée.
« Paraissez ignorer tout : que Mon-
« sieur ne vous soupçonne pas d'être
« instruite de ses démarches. Je cou-
« cherai cette nuit dans votre appar-
« tement, et vous attendrez dans le
« mien le résultat de cette importante
« affaire. Cette conduite vous con-
« vient-elle .... Votre vertu est-elle
« assez ménagée ?

Parisatis déguisa autant qu'il lui fut possible, l'étendue de sa joie. Elle remercia la Reine de ses bontés, et souscrivit à ses ordres en versant quelques larmes, que la satisfaction, plutôt que la douleur, lui faisait répandre. A peine

eut-elle quitté sa protectrice, qu'elle se rendit chez le Cardinal. Elle lui apprit le succès de son entreprise, et lui raconta la manière dont Anne d'Autriche allait se livrer au C. D. R.

Le Cardinal qui commençait à perdre tout espoir de réussir, demeura interdit à cette nouvelle. Le plaisir qu'il éprouvait le rendit à lui-même, et pour ne point perdre de tems, il envoya chercher le père Joseph et le C. D. R.

Ces deux derniers arrivés chez le Cardinal, le grand conseil s'assembla. Son Eminence annonça la ruse adroite de sa nièce qu'il combla d'éloges les plus flatteurs. « Voici le moment, « dit-il au C. D. R. où vous allez « pouvoir vous estimer le plus heu- « reux des mortels. Il n'y a plus à « balancer . . . . . . de la prudence, « de la fermeté, l'amour fera le « reste. »

Le C. D. R. renouvella les sermens qu'il avait précédemment faits au Cardinal, de tout employer pour pousser la Reine à bout, et la mettre dans l'impuissance de lui résister. Le père Joseph promit de son côté, une absolution générale, et les conjurés se séparèrent après s'être entendus sur l'heure et sur la marche qu'ils devaient tenir.

Parisatis retourna près d'Anne d'Autriche qu'elle trouva rêveuse, pensant à l'aventure dans laquelle Monsieur devait échouer si honteusement. Affectant donc un air triste et mélancolique, elle encouragea par tous ses discours, les heureuses dispositions de la Reine.

Cependant la nuit approchait, et bientôt l'heure du repos appella la complaisante Statira à son poste. Tout se passa dans le silence, et la Reine se mit au lit, attendant avec impatience

l'instant où son beau-frère viendrait rougir devant elle de sa surprise et de son humiliation. Une demie-heure s'était écoulée sans que personne eut paru. Anne d'Autriche livrée à ses réflexions, s'abbandonna insensiblement au sommeil, et bientôt à l'ombre de ses pavôts, oublia la vengeance et sa propre sûreté.

Parisatis était aux aguêts; elle ne crut pas plutôt la Reine endormie, qu'elle donna le signal, et le C. D. R. pénétra dans l'appartement où reposait la vertueuse Statira. Transporté d'amour, tout brûlant de désirs, il vole dans les bras de celle qu'il adorait ..... Statira se réveille en sursaut .... Elle jette un regard sur l'audacieux qui osait porter sur elle une main profane ...... Elle reconnait le C. D. R.: Soit surprise, soit la force du feu qui la consumait, elle ne put opposer aucune résistance, le seul nom de

Parisatis lui échappa ... Elle abbandonna sans défense, la victoire au C. D. R.

Déjà le C. D. R. avait offert plusieurs sacrifices à sa divinité. Ses transports se calmèrent, et Statira rendue un instant à elle, reconnut toute la perfidie de Parisatis. Elle reprocha à son vainqueur le crime dont il venait de se souiller, et ses pleurs s'échappèrent malgré elle. Le C. D. R. sécha ces larmes par ses baisers brûlans; et Statira passant successivement à de nouveaux plaisirs, parcourut avec lui toutes les routes de la volupté : le sommeil surprit ces deux amans au milieu de leurs ébats amoureux, et le jour était déjà sur son déclin, lorsque leurs yeux s'ouvrirent à la lumière.

La Reine en se réveillant, reprit un instant un air sérieux, mais les caresses du C. D. R. la rappelèrent à l'indulgence; et la promesse de revenir offrir et

partager des voluptés nouvelles, suivit de près le pardon que Statira ne put refuser à celui qui venait de lui faire connaître le bonheur.

Tandis que le C. D. R. goûtait dans les bras de Statira tous les charmes que peut offrir l'amour couronné, Parisatis était auprès de son oncle, et lui peignait ses scrupules trop tardifs pour être sincères. (*) La crainte de perdre l'amitié de la Reine, plus que le regret de l'avoir trahie, la dirigeait alors. Le Cardinal satisfait d'avoir atteint son but, employa tout pour rassurer sa nièce, qui se consola en pensant à la vengeance qu'elle avait enfin tirée des mépris de Monsieur.

(*) On ne peut, d'après l'action de Parisatis, se refuser de croire qu'elle fût véritablement madame de Combalet. Une intrigue semblable exige, pour être conduite aussi heureusement, plus que l'innocence d'une jeune personne à laquelle le cœur humain et ses faiblesses seraient inconnus.

La Reine était demeurée seule ... Le C. D. R. venait de s'éloigner .... Livrée aux plus cruelles réflexions, son cœur indécis se demandait encore, si elle devait éloigner son amant ou le conserver. Tout le reste du jour elle fut combattue dans ses résolutions par l'amour et le devoir; le retour du C. D. R put seul faire pancher la balance en faveur de l'amour; depuis ce moment, la vertueuse Statira ne s'occuppa plus que de son bonheur, et laissa reposer l'honneur et la vertu, jusqu'alors ses premières qualités.

Le surlendemain le Cardinal se présenta chez Anne d'Autriche, elle le reçut d'abord assez froidement; mais peu-à-peu elle se radoucit. « Vous avez « gagné votre méchante cause, lui « dit-elle, monsieur le Prélat; souve-« nez-vous de votre promesse, et faites « en sorte que je puisse trouver devant

« Dieu, cette miséricorde que vous « m'avez annoncée. »

Richelieu, auquel les consolations spirituelles ne coutaient rien, renouvella à la Reine toute la doctrine qu'il lui avait précédemment débitée, et la réconcilia entièrement avec elle-même. Il intercéda ensuite pour Parisatis.

Anne d'Autriche se refusa quelque tems à lui pardonner; mais la douceur de la trahison, le besoin d'une confidente qui put favoriser l'intrigue dans laquelle elle commençait à trouver un bonheur jusqu'alors inconnu à son cœur, firent fléchir sa résolution... Le Cardinal saisit avec adresse ce moment de calme, et Parisatis qui parut dans le même instant, n'essuya que de légers reproches de la bonne Statira qui lui rendit sa première amitié.

Le C. D. R. continua long-tems ses visites nocturnes, par l'entremise de Parisatis, qui lui facilitait les

moyens d'entrer secrètement chez la Reine. Cette dernière, à laquelle le premier pas avait couté tant de pleurs et de remords, ne garda bientôt plus aucune retenue, et l'heureuse nouvelle de sa grossesse vint porter la joie dans tous les cœurs. Louis XIII en fit rendre des actions de grâces dans tout son royaume; et la France entière célébra par des feux de joie et des illuminations, cet heureux événement, d'autant plus précieux, qu'il était moins attendu. (*)

(*) Vittorio de Siri, est d'un avis contraire à ce manuscrit. « Mademoiselle Lafayette, favorite de « Louis XIII, s'était, dit-il retirée au couvent des « Filles de Sainte-Marie, près la Porte S.-Antoine. « Le Roi qui l'aimait beaucoup, s'étant dérobé pour « l'aller voir, vint secrètement de Grosbois à Paris, « et eut une conversation de quatre heures avec elle. « Lorsque ces deux amans se séparèrent, le tems se « trouva si mauvais, que le Roi, ne pouvant retourner « à Grosbois, alla coucher au Louvre, où il partagea « le lit de la Reine. Cette nuit heureuse, fut, ajoute-« t-il, l'époque de la conception de Louis XIV, qui

L'époque désirée qui devait mettre le comble à la vengeance du Cardinal et à la satisfaction des Français arriva enfin. Anne d'Autriche donna le jour à un fils, que l'on baptisa sous le nom de Louis. Gaston seul, au milieu des réjouissances publiques, éprouva un secret mécontentement ; il se vit privé, par la naissance tardive du Dauphin, des droits incontestables qu'il avait à la couronne, et fut déchu de l'espoir flatteur dont il s'était bercé jusqu'alors.

Nous ne nous étendrons point davantage sur un événement dont nous avons seulement voulu faire connaître les véritables causes : en conséquence

« naquit neuf mois après, jour pour jour. » (Note tirée du Ier. Tome de la Galerie de l'ancienne Cour). Sans combattre l'opinion de Vittorio de Siri, on peut se demander par quel hasard surprenant, cette heureuse conception, n'était arrivée qu'après plus de 22 ans de mariage.

nous remettons à un autre moment, à instruire le public, de la fatale catastrophe du C. D. R., qui paya bien cher ses plaisirs, et les faveurs de la Reine.

FIN.


a39003 009545483b